

**DISSERTATION SUR LA MARCHE D'ANNIBAL  
DEPUIS NÎMES JUSQU'À TURIN**

**L'AN 218 AVANT NOTRE ÈRE**

**PAR LE COMTE DE FORCIAT D'URBAN.**

PARIS - 1821

**Préface.** — Elle contient la notice de tous les ouvrages parvenus à ma connaissance sur le passage d'Annibal.

**I.** — Dissertation sur la marche d'Annibal, depuis Nîmes jusqu'à Turin, l'an 218 avant notre ère.

**II.** — Première Question. Où Annibal a-t-il passé le Rhône ?

**III.** — Seconde Question. Quel est ce Delta, ou cette Île, qu'Annibal a rencontré après le passage du Rhône ?

**IV.** — § Ier. Quel temps a mis Annibal pour arriver à l'Île du Rhône ?

**V.** — § II. Quelle est l'Île décrite par Polybe et Tite-Live ?

**VI.** — § III. Quel peuple habitait l'Île ou Delta du Rhône ?

**VII.** — Troisième Question. Où Annibal a-t-il passé les Alpes ?

**VIII.** — § Ier. Des Mesures itinéraires de Polybe.

**IX.** — § II. Marche d'Annibal, depuis le passage du Rhône jusqu'à Mons Séleucus.

**X.** — Marche d'Annibal, de Mons Séleucus à Briançon.

**XI.** — § IV. Marche d'Annibal, depuis Briançon jusqu'à Turin.

## PRÉFACE.

On verra par la date de cette Dissertation, terminée le 18 février 1819, que je me suis pas pressé de d'imprimer. J'ai attendu, pour la publier, que les partisans des opinions contraires à la mienne, eussent épuisé ce qu'ils avaient à dire sur cette matière ; et tout ce que j'ai lu n'a fait que me confirmer dans celle que j'avais adoptée.

L'expédition d'Annibal était trop importante pour que ceux qui en avaient été les témoins n'en eussent pas transmis les détails à la postérité. Nous connaissons les noms de cinq historiens contemporains qui avaient pris ce soin avant Polybe.

1°. Fabius Pictor, déjà avancé en âge lors du commencement de la seconde guerre punique, dont il n'a pas bien connu la cause, ainsi que le lui reproche Polybe, qui l'accuse à cette occasion d'être peu judicieux<sup>1</sup>. On sait que la seconde guerre punique est celle qui fut entreprise par Annibal.

2°. Silénus que Cornélius Nepos nomme dans sa Vie d'Annibal<sup>2</sup>, et Cicéron dans son *Traité de la Divination*<sup>3</sup>. Une autre édition de Cornélius Nepos<sup>4</sup> désigne cet écrivain par le nom de Philinus dans le texte, et par celui de Philænius dans la traduction française. Il est vrai que Polybe cite Philinus I, 14 et 15, et III, 26 ; mais seulement sur la première guerre punique du tems de laquelle cet auteur avait vécu. Diodore de Sicile en parle deux fois. Il était né à Agrigente, et conséquemment Sicilien. Voyez le Polybe de Schweighæuser, tome 5, page 182. Cet historien n'a pu parler d'Annibal auquel il était antérieur, et il est clair que Cornélius Nepos parle ici de Silénus, en sorte que l'édition de Barbou est fautive à cet égard.

3°. Le lacédémonien Sosilus, qui est nommé par Cornélius Nepos, au même endroit, et qui avait enseigné le grec à Annibal. On observera que Cornélius Nepos dit que plusieurs écrivains avaient travaillé à l'histoire des guerres de ce général, mais que Silénus et Sosilus étaient les principaux.

4°. Lucius Cincius Alimentus, préteur en Sicile, l'an 152 avant notre ère, longtemps après avoir été fait prisonnier dans sa jeunesse par les troupes d'Annibal. Il est souvent cité par Tite-Live. Arnobe et Aulu-Gelle parlent aussi de lui<sup>5</sup>.

5°. Lucius Cœlius Antipater, écrivain estimé des anciens, le premier, dit Cicéron<sup>6</sup>, qui, abandonnant la sécheresse des anciens et s'élevant au-dessus de leur simplicité rampante, donna un plus beau son de voix à l'histoire. Contemporain des Gracques, il vécut encore plusieurs années après. Il avait écrit l'histoire de la seconde guerre punique, et l'avait dédiée à Lélius<sup>7</sup>. Cicéron lui reproche de ne

---

<sup>1</sup> III, 8 et 9 dans l'édition de Schweighæuser, Lipsiæ, 1789, t. 3, p. 402. C'est le chapitre 2 dans la traduction de dom Thuillier.

<sup>2</sup> Chap. 13, suivant l'édition revue par Augustin Van Staveren, Misencœ, 1791.

<sup>3</sup> I, 24, selon l'édition citée par Van Staveren, et I, 49, selon la mienne, Genevœ, 1660, t. 2, p. 361.

<sup>4</sup> Celle de Barbou, 1771, p. 508.

<sup>5</sup> Voyez la *Biographie universelle*, t. 8, p. 566, art. *Cincius*.

<sup>6</sup> *De Oratore*, lib. 2, n° 54. *qui ex jejunitate veterum et serpente humi simplicitate, paululum se erexit et addidit historiæ majorem sonum vocis.*

<sup>7</sup> *Orator*, n° 227, p. 366 de la traduction française, Paris, 1768.

pas assez bien arrondir ses périodes. Il a mérité d'être cité plusieurs fois par Tite-Live<sup>1</sup>, dans sa troisième Décade, où cet habile historien s'appuie de son témoignage. Cicéron nous apprend qu'Antipater avait quelquefois traduit le grec de Siléus<sup>2</sup>, et le cite aussi en plusieurs occasions<sup>3</sup>. L'empereur Adrien préférait Antipater à Salluste, probablement par la raison qui lui faisait préférer Ennius à Virgile, et parce que ce prince avait un goût assez bizarre pour le vieux langage. Riccoboni a publié, en 1568, des fragments d'Antipater, qui furent réimprimés avec des fragments d'autres historiens, par Antoine Augustin, à Anvers, en 1695, et enfin par Ausonius Popma ; et cette dernière collection, qui est la plus ample, se trouve à la suite du Salluste dans plusieurs éditions, entr'autres dans celle donnée par Havercamp, Amsterdam, 1742, 2 volumes in-4°<sup>4</sup>.

Je ne parlerai pas ici de Polybe, Trogue Pompée, Cornélius Nepos, et Tite-Live, qui sont suffisamment connus. Mais les ouvrages modernes que l'on peut consulter à ce sujet, sont :

1. La Vie d'Annibal, par Donat Acciaiuoli, imprimée avec les Vies des hommes illustres, par Plutarque.

2. La totale et vraie description de tous les passages, lieux et détroits, par lesquels on peut passer et errer des Gaules à l'Italie, et signamment par où passèrent Hannibal, Julius César, et les très-chrétiens, magnanimes, et très-puissants rois de France Charlemagne, Charles VII, Louis XII, et le très-illustre roi François, à présent régnant, premier de ce nom.

*Item*, plus est contenu le nombre et titres des cardinaux et patriarches ; l'ordre et les noms des archevêchés, et évêchés étant en l'universel monde.

*Item*, les archevêchés : évêchés : abbayes : et autres bénéfiques réservés au Saint-Siège apostolique ; avec la taxe ordinaire, étant au royaume et seigneuries de la couronne de France.

On vend lesdits livres à Paris, à la rue Saint-Jacques, près Saint-Yves, à l'enseigne de la Croix de bois : en la maison de Toussaint Denys, libraire. *Cum privilegio*.

28 feuillets de deux pages chacun, in-4°. Il doit y avoir des cartes après les feuillets 4 et 13, pour le passage des Alpes et l'Italie. Mais il n'y en a point dans l'exemplaire que j'ai vu.

Sans désignation de feuillets, est placé à la fin : *Taxatio episcopatum et aliorum beneficiorum*, aussi imprimée à Paris, en 1515, aux frais de Toussaint Denys, sans numéros de pages.

Le passage désigné au feuillet 11, comme celui d'Hannibal, est par le val de Tarentaise, en Savoie, et le mont Jovet, d'où l'on descend dans la vallée d'Aoste. On passe ensuite à Ivree et à Verceil, d'où l'on entre dans le duché de Milan. L'auteur convient cependant que plusieurs historiographes disent qu'Hannibal passa par le mont de Genève, en Briançonnais, qu'il dit être le meilleur et le plus aisé passage pour la conduite de l'artillerie, ajoutant même que de tous les autres, il n'y a que celui-là par lequel on puisse la faire passer. Il

---

<sup>1</sup> XXI, 38, et ailleurs.

<sup>2</sup> *De Divinatione*, I, 49.

<sup>3</sup> *De Divinatione*, I, 48, 55, 56, dans les *Ciceronis opera*, Genevæ, 1660, t. 4, p. 361 et 362.

<sup>4</sup> *Biographie universelle*, t. 2, p. 263, article *Antipater*.

désigne cependant dix passages différents, dont plusieurs sont même subdivisés en d'autres. On peut donc regarder cet ancien auteur comme favorable à l'opinion qui fait passer Annibal par le mont Genève.

3. 1664. Honoré Bouche, *histoire de Provence*, in-folio, tome I, p. 396 et suivantes. Du passage d'Annibal dans les Gaules. Il lui fait traverser le Rhône entre Avignon et Orange ; et il prend pour le Delta de Polybe la jonction de l'Isère et du Rhône dans le Valentinois.

4. 1664. Petr. Labbe, S. J. *Dissertatio de itinere Annibalis, cum epistola historica de Lugduno*, Lyon, 1664, in-4°, cité par Fontette, n° 163.

5. Cl. Menestrier, jésuite. Du passage d'Annibal. Dans son livre intitulé : *Les divers Caractères des ouvrages historiques*, etc. Lyon, 1694, in-12°, pages 388-427 ; et à la tête de son

6. *Histoire civile et consulaire de Lyon*, 1696, in-folio.

Il fait passer Annibal par Lyon, Gex, le Valais et le grand Saint-Bernard. Pour justifier le nom d'Insula donné au confluent de la Saône et du Rhône, il cite un ancien cartulaire qui parle d'un canal unissant jadis ces deux rivières, et il entre là-dessus dans un grand détail.

7. Idem. Lettre sur le même sujet, dans le *Journal des Savants*, septembre 1697, pages 400-406 ; et

8. A la tête des *Statuts de Bresse*, par Collet, 1698, in-folio. L'auteur cherche à y prouver que Tite-Live se contredit dans sa relation, et qu'on ne doit s'attacher qu'à celle de Polybe.

9. Dom Joseph Vaissette, *Histoire générale de Languedoc*, Paris, 1730-43, 5 vol. in-folio. On y trouve, tome Ier, note 5, une *Dissertation sur l'endroit où Annibal passa le Rhône*.

10. Mandajors. Sur le camp d'Annibal au bord du Rhône, *Académie des Inscriptions*, in-4°, III, H. 99.

11. Idem. *Nouvel Examen de la route d'Annibal entre le Rhône et les Alpes*. *Ibid.* V. H. 198.

J'ai rapporté et discuté cette opinion dans un ouvrage dont je donnerai le titre ci-après, au n° 24.

12. Troisième *Mémoire de Mandajors* au sujet de la route d'Annibal, dans l'*Histoire de la Gaule Narbonnaise*, Paris, 1733, in-12°. L'auteur s'y fâche presque contre Tite-Live, avec qui il ne peut se mettre d'accord, en faisant remonter Annibal jusqu'à l'Isère.

13. *Commentaires du chevalier Folard sur Polybe*, avec la traduction de dom Thuillier. Il y adopte l'opinion de Mandajors. L'abrégé de ces commentaires parut en 1754.

14. *Panégérique de la ville d'Arles*, par le père Fabre, de Tarascon, grand-carme, 1743, in-8°. Voyez-en l'extrait dans le *Journal des Savants* de 1744, page s 567 et suivantes. L'auteur prétend dissiper toutes les contradictions des historiens et des commentateurs, à ce sujet, en distinguant le point où l'armée carthaginoise arriva au Rhône, de celui où elle passa ce fleuve.

15. *Histoire de la guerre des Alpes, ou campagne de 1744*, par les armées combinées d'Espagne et de France, commandées par S. A. R. l'infant don

Philippe, et S. A. S. le prince de Conti, où l'on a joint l'histoire de Coni, depuis sa fondation, en 1120, jusqu'à présent. Par M. le marquis de Saint-Simon, aide-de-camp de S. A. S. le prince de Conti. A Amsterdam, chez Marc Michel Rey. 1770, in-4°.

On trouve dans cet ouvrage plusieurs cartes curieuses. L'auteur y traite du passage des Alpes par Annibal. Il ne le fait point passer à Briançon, mais à Barcelonnette et au pied du Mont-Viso. Annibal traverse ainsi la Durance, comme le dit Tite-Live, ce qu'il ne ferait pas s'il passait par Briançon, comme on le voit par la carte dessinée par d'Anville, dans le système de Mandajors. Car on peut dire que ce n'est pas traverser une rivière, que de la traverser à sa naissance, lorsque son cours n'est pas formé.

16, Grosley, nouveaux Mémoires sur l'Italie, par deux gentilshommes suédois. (Journal des Savants, 1766, octobre, page 145). Il est pour le Mont-Cenis.

17. Œuvres diverses de M. Abauzit, contenant ses écrits d'antiquité, de critique et de géographie, tome second. A Amsterdam, chez E. Van Harrevelt, 1773. On y trouve, page 151, une

Dissertation sur le passage des Alpes par Annibal, selon Tite-Live. Cet ouvrage est court, et a le mérite de renfermer beaucoup de choses en peu de mots. Il veut faire passer les Alpes par Annibal au Mont-Cenis, et ne s'en occupe que parce qu'il n'avait pas trouvé Tite-Live bien expliqué avant lui. Mais il ne paraît pas même avoir connu les trois dissertations de Mandajors. Il parle, p. 163, de l'opinion de Cœlius Antipater qui fait passer Annibal par le *Cremonis jugum*, c'est-à-dire, selon lui, le petit Saint-Bernard, et ajoute que cette explication pourrait s'accorder avec l'opinion commune. Mais il n'a point distingué le passage d'Asdrubal de celui d'Annibal.

18. Itinéraire des routes les plus fréquentées, sixième édition, par L. Dutens. Paris, 1788, in-12°.

L'auteur, page 274, a fait graver le lieu de la bataille de Trasimène. Il distingue la route de Polybe et celle de Tite-Live. Il est d'accord avec le chevalier Folard, en disant que dans toutes les Alpes, il n'y a qu'une seule montagne, près le col de Fenestrelles, d'où l'on puisse montrer à une armée la plaine de Lombardie. C'est celle que l'on voit sur ma carte auprès d'*Ocelum*.

19. Essais historiques sur le mont Saint-Bernard, par Chrétien de Loges, docteur de Montpellier, 1789, in-12°.

Il est pour le grand Saint-Bernard, et critique vivement Tite-Live.

20. Denina, Essai sur l'Histoire des Alpes, et les chemins qu'y ont fait Annibal, Pompée et César : dans les Mémoires de Berlin, 1790-92. Mém., page 465,

21. Whithaker<sup>1</sup>, The course of Hannibal over the Alps ascertained. Londres, 1794, 2 vol. in-8°.

Un savant anglais (sir Roger Newdigate), qui avait franchi deux fois les Alpes, ayant lu l'explication que le docteur Withaker donne du passage d'Annibal à travers ces montagnes, a cru reconnaître évidemment que le système de cet auteur était inadmissible sur quelques points de la route prétendue du héros carthaginois, particulièrement lorsqu'il le conduit de Lion à Genève. L'explication

---

<sup>1</sup> Cité par Struve, Bibl. hist., édit de Meusel, XI, 1, 19. Voyez aussi l'article NEWDIGATE, dans Chalmers, *Biograph. Dictionary*, tome 23.

de Newdigate, à ce sujet, conduit Annibal de Lyon à Seissel, en remontant le Rhône ; de là, par Martigny, au grand Saint-Bernard, et dans le val d'Aoste ; il avait dessiné les vues de cette route dans ses voyages. Il est mort en 1806. Il est évident que les deux auteurs anglais ont fait la même faute que M. de Luc. Ils ont donné pour la route d'Annibal celle qu'a suivie ou pu suivre Asdrubal.

22. Villars, Mémoire envoyé à l'Institut : Notice des travaux de la Classe de littérature, lue le 15 vendémiaire an 10 (Mémoires des Sociétés savantes, II, 66.)

23. Saussure a écrit sur le même sujet. (Voyage aux Alpes.)

24. Antiquités et Monuments du département de Vaucluse. Paris et Avignon, 1808, in-12°.

J'ai rapporté en entier dans cet ouvrage, page 100 et suivantes, les passages de Polybe et de Tite-Live sur l'expédition d'Annibal, ainsi que les deux premiers Mémoires de Mandajors.

25. Histoire des campagnes d'Annibal en Italie pendant la deuxième guerre punique, suivie d'un abrégé de la Tactique des Romains et des Grecs, et enrichie de plans et de cartes topographiques tirées des matériaux les plus exacts qui existent sur l'Italie, par Frédéric Guillaume, général de Brigade. A Milan, de l'imprimerie royale, 3 volumes in-4°, et un Atlas, 1812.

Il est singulier que l'éditeur de cet ouvrage n'ait pas connu le nom de l'auteur, qui est M. Guillaume de Vaudoncourt.

26. De Rivaz. Mémoire pour prouver que le passage d'Annibal a eu lieu au grand Saint-Bernard. (Moniteur du 30 décembre 1813).

27. Mémoires bibliographiques et littéraires. — par Ant. Fr. Delandine, à Lyon — in-8°, p. 126.

De quel côté Annibal parvient-il des Gaules en Italie ?

L'auteur soutient dans cette courte dissertation contre son collègue de l'académie de Lyon, M. Guerre, avocat, qu'Annibal, après avoir passé le Rhône, a remonté ce fleuve jusqu'à Lyon, opinion absurde, puisqu'il a fait ce trajet tout au plus en quatre journées avec cinquante mille hommes, neuf mille chevaux et trente-sept éléphants, ce qui serait impossible, vu la distance et le passage des rivières.

28. Histoire du passage des Alpes par Annibal, dans laquelle on détermine d'une manière précise la route de ce général, depuis Carthagène jusqu'au Tésin, d'après la narration de Polybe, comparée aux recherches faites sur les lieux ; suivie d'un examen critique de l'opinion de Tite-Live et de celles de quelques auteurs modernes ; par J. A. de Luc, fils de feu G. A. de Luc, membre de la société de physique et d'histoire naturelle de Genève, et de la société historique des sciences naturelles. Avec une carte. Genève, J.-J. Paschoud, imprimeur-libraire. Paris, même maison de commerce, rue Mazarine, n° 22. 1818, in-8°.

M'étant fort longtemps occupé du passage des Alpes par Annibal, et ayant imprimé sur ce sujet une dissertation fort étendue<sup>1</sup>, j'ai lu avec beaucoup d'attention et d'intérêt l'ouvrage dont il est question, qui est écrit avec clarté et avec méthode. Je ne dissimulerai pas que mes préventions étaient entièrement contraires à l'auteur. La seule lecture de son titre où il suppose qu'un historien qui parlait à une nation qui avait fait cent ans la guerre dans les Gaules, qu'elle

---

<sup>1</sup> Voir ci-dessus, n° 24.

avait conquises, avait commis une erreur très-grave ; la seule inspection de la carte qui suffit pour faire voir qu'un général aussi instruit qu'Annibal n'a pu s'écarter fort inutilement de cent cinquante lieues pour se rendre au point auquel il voulait arriver, suffisaient pour motiver ce sentiment. Lorsque j'ai vu cependant M. de Luc fortifier par de nouvelles preuves l'opinion que j'avais énoncée sur le lieu où Annibal a passé le Rhône, je me suis félicité de m'être trouvé d'accord avec un auteur qui avait suivi une marche si différente de la mienne, et qui ne paraît pas avoir eu la moindre connaissance de mon ouvrage ; mais quand je l'ai vu ensuite adopter l'erreur qu'avait commise d'Anville, alors fort jeune, en formant une prétendue île des Allobroges qui n'a jamais existé, tandis que j'avais montré à cet habile géographe, dans sa carte du comté Vénaisin, cette même île telle qu'elle était décrite par Polybe et par Tite-Live, je me suis vu réduit à ne pouvoir prendre confiance dans cette longue route que parcourt M. de Luc avec tant d'assurance le compas à la main. Polybe ne nomme pas les lieux ; parce que les noms n'étaient pas connus de son temps ; mais ils l'étaient quand Tite-Live a écrit ; et si ce dernier avait différé de cent cinquante lieues sur la longueur du voyage d'Annibal, il aurait du moins pris la peine de citer l'autorité qu'il préférerait à celle de Polybe. Les Alpes que ce dernier a visitées ne peuvent être que la route du Mont-Genèvre, seule fréquentée de son temps ; c'est la seule qu'il ait pu avoir en vue, et Tite-Live n'a fait que le commenter. M. de Luc reconnaît, page 283, qu'encore du temps de Strabon, la voie romaine passait par le Mont-Genèvre, et Strabon lui-même, dit, en citant Polybe, qu'Annibal a suivi cette route. Les modernes peuvent avoir différé d'opinion sur ce sujet ; ils ne sont que trop portés à disputer sur les faits de l'antiquité les mieux constatés ; mais les anciens ne peuvent qu'avoir été tous d'accord sur le passage d'Annibal, et c'est ce que personne ne prouvera mieux que M. de Luc, s'il veut étudier ce fait en écartant l'opinion d'un Anglais beaucoup moins instruit que lui, qui est celle qu'il a bien voulu se charger de soutenir.

29. Annales encyclopédiques rédigées par A. L. Millin, membre de l'Institut dans l'académie royale des Belles-Lettres, chevalier de l'ordre royal de la légion d'honneur, conservateur des médailles, des pierres gravées et des antiques de la bibliothèque du Roi, professeur d'archéologie des académies impériales de Moscou, de Wilna, de Corfou ; des curieux de la nature à Erlang ; des académies royales de Dublin, de Munich, de Turin, de Goëttingue, de Berlin, de Naples et de Lucques ; des sociétés linnéenne de Londres, minéralogique d'Iéna, des sciences physiques de Zurich, pontanienne et d'encouragement de Naples ; d'agriculture de Troja ; des beaux-arts, columbaire, et de celle d'agriculture de Florence ; de celle de Pistoja et du val d'Arno ; de celles des antiquités de Copenhague, d'archéologie de Rome ; de celles de Lyon, Rouen, Abbeville, Boulogne, Poitiers, Niort, Nîmes, Marseille, Avignon, Alençon, Caen, Grenoble, Colmar, Nancy, Gap, Strasbourg, Mayence, Trêves, Francfort, Nantes, Soissons, Lille, Evreux et Mâcon. Année 1818, tome IV, à Paris, in-8°, n° 12.

C'est page 148 de ce volume, que M. Millin a inséré le jugement que j'ai porté sur l'ouvrage de M. de Luc.

30. Bibliothèque universelle des sciences, belles-lettres et arts, faisant suite à la bibliothèque britannique, rédigée à Genève par les auteurs de ce dernier recueil, tome huitième, troisième année, littér. — A Genève, de l'imprimerie de la Bibliothèque universelle, in-8°, n° de juin 1818.

C'est à la page 187 de la partie littéraire que l'on trouve un premier article de l'extrait de l'ouvrage de M. de Luc (n° 28). Il est naturel que l'auteur ayant écrit à



Genève, où s'imprime ce journal, on y ait été un peu indulgent pour lui. Cependant il est difficile de comprendre comment MM. les rédacteurs qui ont fait, p. 149 et p. 150, deux notes sur un mémoire qui leur était vraisemblablement envoyé, n'ont pas été plus favorables à Tite-Live qu'ils ont sacrifié à Polybe, au lieu de concilier ces deux auteurs, comme je l'ai fait. Je réponds au reste d'une manière détaillée dans la Dissertation qu'on va lire, aux raisonnements contenus dans cet article.

31. Annales des faits militaires, faisant suite aux Victoires et Conquêtes des Français, de 1792 à 1815 ; par MM. Barbié-Dubocage, Bardin, Beauvais, Bernhard, Berton, Cadet de Gassicourt, Calmet-Beauvoisin, Carrion-Nisas, Esménard, Fournier, Gail, Goujon, Guingret, Jullien, Langlès, Laurent, Millin, Parisot, Percy, Saint-Aubin, Thiébault, Vaidy, Viennet. — Tome premier, Paris, C. L. F. Panckoucke, éditeur. — 1818, sixième, septième et huitième cahier.

C'est dans ces trois derniers cahiers que se trouve un mémoire auquel j'ai répondu dans le douzième cahier de ce même journal, décembre 1818.

32. Nouveau Dictionnaire français, par M. le comte de F. - P., auteur de l'Examen de trois ouvrages sur la Russie, des Conversations entre deux Gobemouches, etc. 1818, in-8°.

J'ai fourni pour cet ouvrage l'article Passage des rivières et des montagnes, que j'ai fait tirer à part avec des additions et des corrections. C'est la première édition de la Dissertation qui est publiée de nouveau ici.

33. Recherches sur la géographie ancienne et les antiquités du département des Basses-Alpes ; par D. J. M. Henry. A Forcalquier, chez Henri Gaudibert, imprimeur, 1818. 248 pages in-8°, avec un errata et cinq planches gravées.

On trouve dans ce volume, p. 39, une tradition curieuse qui s'accorde avec ma manière de tracer la route d'Annibal, que l'auteur n'a cependant pas connue. Aussi cette tradition lui paraît-elle suspecte. C'est qu'un général romain fut envoyé sur la route de Sisteron à Gap, pour s'opposer au passage d'Annibal.

34. Journal des Savants, janvier 1819, A Paris, de l'imprimerie royale, in-4°.

On y trouvera, p. 12, un article où M. Letronne achève de renverser le système de M. de Luc sur le passage d'Annibal ; mais au lieu d'adopter le mien, il en imagine un nouveau par lequel il fait marcher ce général carthaginois avec son armée dans une route où ni Annibal ni aucune armée n'a jamais pu passer. La carte qu'il a fait graver pour cet objet est en tête du numéro de février.

35. Journal des débats politiques et littéraires, in-folio. Paris, imprimerie de Le Normant. N° du Dimanche, 13 février 1820.

Dans cette feuille, M. Hofmann, en parlant du nouveau Dictionnaire français (n° 32), y distingue mon article sur le passage d'Annibal, dont il parle avantageusement.

36. Dissertation sur le passage des rivières et des montagnes ; et particulièrement sur le passage du Rhône et des Alpes par Annibal, l'an 218 avant l'ère chrétienne ; seconde édition, accompagnée d'une carte qui représente la marche d'Annibal, depuis Nîmes jusqu'à Turin. A Paris, chez Treuttel et Würtz, libraires, avril 1819. in-8°.

37. Journal de Savoie, feuille politique, religieuse, littéraire, et contenant ce qui intéresse l'agriculture et les arts. Vendredi, 27 août 1819 (n° 35), IV année. Chambéry, in-8°.

On trouve page 13 de cette feuille l'annonce d'un livre de M. J.-J. Roche, ancien secrétaire de l'Intendance, directeur des salines de Moutiers, où l'on trouve quelques observations sur le passage d'Annibal, lorsqu'il pénétra en Italie. Cet ouvrage est intitulé : Notices historiques sur les anciens Centrons. C'est dans le chapitre 6, qu'en adoptant sur quelques points le système de M. de Luc, il s'en écarte sur d'autres. Il pense, par exemple, que la ville prise par Annibal à l'entrée des Alpes, n'est pas Chambéry, mais *Darentasia*. Ce n'est pas plus l'une que l'autre, et la lecture attentive de Tite-Live fait voir que cette ville est Gap, ainsi que je crois l'avoir prouvé dans cette Dissertation.

38. Bibliothèque universelle des sciences, belles-lettres et arts, faisant suite à la Bibliothèque britannique, rédigée à Genève par les auteurs de ce dernier recueil, tome douzième, quatrième année, littér. A Genève, in-8°. N° de novembre 1819.

Je suis cité par M. de Luc, p. 276 de ce journal, dans sa réponse à M. Roche, qui veut aussi qu'Annibal ait passé les Alpes au petit Saint-Bernard, malgré Strabon, Tite-Live et Polybe lui-même, mais qui n'est pas d'accord avec M. de Luc sur les détails de cette marche : ce qui n'est pas étonnant dans une opinion purement hypothétique. Il y a ensuite un précis de deux voyageurs anglais favorables à M. de Luc, et condamnant Tite-Live sur ses exagérations, comme si le nom de la Durance, Druentia, écrit par cet historien, pouvait être considéré comme une exagération. M. de Luc, p. 281, promet une seconde édition de son ouvrage sur ce sujet. Il aura bien des rectifications à y faire. La plus importante et la plus nécessaire sera de distinguer le passage d'Asdrubal de celui d'Annibal. Ce dernier a certainement eu lieu par le Mont-Genèvre ; l'autre peut très-bien s'être fait par le petit Saint-Bernard.

39. Passage d'Annibal sur les Alpes, avec une carte, dans le *Morgenblatt* de février 1820, Stuttgart, Cotta, in-4°.

Je ne me flatte nullement d'être parvenu à connaître tout ce qui a été publié sur le sujet dont je m'occupe ici : mais je crois pouvoir assurer que je n'ai rien négligé pour connaître la vérité et qu'elle seule a été mon guide.

Paris, 24 septembre 1821.

Le Comte de F..... d'U.....

## DISSERTATION SUR LA MARCHE D'ANNIBAL, DEPUIS NÎMES JUSQU'À TURIN, L'AN 218 AVANT NOTRE ÈRE.

I. C'était une grande entreprise pour un général carthaginois, que de traverser la Gaule et l'Italie, de passer les Pyrénées, le Rhône et les Alpes, à la tête d'une armée nombreuse, pour venir attaquer les Romains sur leur propre territoire. Elle est d'autant plus digne de notre attention, qu'elle a été exécutée dans notre pays, à une époque à laquelle nous n'avons pas d'histoire.

En général, le passage des rivières et des montagnes est une opération militaire difficile et dangereuse sous deux rapports. D'abord, en elle-même, par les obstacles que l'art et la nature peuvent y opposer ; ensuite, parce qu'elle vous place sur un terrain nouveau, au milieu d'ennemis qu'il faut combattre à chaque instant, et qui parviennent aisément à détruire vos troupes par le simple effet de la constance et du temps.

L'antiquité nous présente plusieurs grands exemples de ces sortes d'entreprises dont elle nous fait voir clairement les funestes inconvénients, même après les plus brillants succès.

L'histoire d'Hérodote est presque entièrement consacrée à nous raconter l'invasion des Perses dans la Grèce. Le célèbre passage des Thermopyles entraîna la destruction d'Athènes, et les vainqueurs n'en furent pas moins chassés honteusement, et forcés à retourner dans leur pays, après avoir perdu un nombre prodigieux de vaisseaux et de soldats.

Les Grecs envahirent la Perse à leur tour, sous la conduite d'Alexandre, à qui cette conquête a valu beaucoup de gloire. Le passage du Granique et des défilés de la Cilicie, entraîna la ruine de Darius, qui périt misérablement, et dont la dynastie cessa d'exister. Mais Alexandre mourut à la fleur de son âge, et ses successeurs déchirèrent son empire. Les Grecs, affaiblis par ces divisions, furent bientôt subjugués à leur tour par les Romains.

L'entreprise d'Annibal est l'une des plus gigantesques, et en même temps des plus savantes. On peut dire que l'art militaire s'est élevé, sous lui, à une perfection qu'il n'avait pas encore atteinte. Avec très-peu de Carthaginois, il parvint à discipliner des Espagnols et quelques Africains ; il traversa les Gaules avec trente-sept éléphants, animaux qu'on n'avait vraisemblablement jamais vus auparavant dans ces contrées. Il passa le Rhône, malgré les Celtes, alliés des Phocéens Marseillais, amis des Romains, l'an 218 avant notre ère ; il traversa les Alpes à Briançon au commencement du mois de novembre<sup>1</sup>, gagna Turin, où il fut secondé par les Gaulois Cisalpins, et répandit la terreur jusqu'aux portes de Rome. Mais les victoires qu'il remporta ne le garantirent pas de l'effet naturel des invasions lointaines. Obligé de retourner dans son pays, il y fut battu par ces

---

<sup>1</sup> Voyez le journal de ce voyage, dans l'*Art de vérifier les Dates* avant l'ère chrétienne. Paris, 1819, t. 4, p. 496, de l'édition in-8°. L'Histoire Romaine, dans cet ouvrage, a mérité, par son exactitude, les éloges de M. Daunou, dans le *Journal des Savants*. Il dit qu'Annibal arriva sur les bords du Rhône le 14 octobre, passa ce fleuve le 18, campa sur ses bords le 19, combattit les Romains le 20, marcha vers les Alpes le 21, arriva au pied des montagnes le 31, parvint au sommet en neuf jours le 9 novembre, et y prit deux jours de repos le 10 et le 11, ce qui est prouvé astronomiquement par le texte de Polybe, et fixe ainsi toutes les dates antérieures.

mêmes Romains qu'il était venu chercher par une route si nouvelle, et dont la grandeur colossale date véritablement du triomphe qu'ils remportèrent sur lui.

Polybe et Tite-Live nous ont transmis les détails du passage du Rhône et de celui des Alpes. Les noms des rivières et des lieux ont tellement changé dans un si long intervalle, que ce qui était clair pour ces deux historiens, est devenu obscur pour les nôtres, et trois difficultés se sont élevées sur leur récit. Nous entrerons ici dans quelques détails sur ce sujet, qu'il nous est plus facile d'éclaircir que les deux expéditions dont nous avons déjà parlé, puisque notre patrie en a été en quelque sorte le théâtre.

Première question. Où Annibal a-t-il passé le Rhône ?

Seconde question. Quel est ce Delta, ou cette Île qu'Annibal a rencontré après le passage du Rhône ?

Troisième question. Où Annibal a-t-il traversé les Alpes ?

## PREMIÈRE QUESTION. — OÙ ANNIBAL A-T-IL PASSÉ LE RHÔNE ?

II. La marche naturelle de l'esprit humain est d'associer ensemble les idées qui lui sont le plus familières. Annibal a passé le Rhône : Lyon est la plus considérable des villes situées sur le bord de ce fleuve ; donc Annibal a passé le Rhône à Lyon. Telle est aussi la plus ancienne opinion qui fut adoptée après la renaissance des lettres, lorsque le souvenir du détail des faits aussi anciens s'étant à peu près effacé de la mémoire des hommes, la lecture des histoires, en quelque sorte contemporaines de ces événements, était presque le seul moyen de s'en instruire. Donat Acciaiuoli, savant Florentin, né en 1428<sup>1</sup>, consigna cette opinion dans sa vie d'Annibal, qui fut trouvée tellement bien écrite, qu'on la regarda comme une traduction de Plutarque, en sorte qu'elle eut toute l'authenticité due aux écrits de cet historien. L'auteur semble dire qu'Annibal remonta le Rhône jusqu'à Lyon, avant de passer ce fleuve, pour le descendre ensuite, traverser le pays des Allobroges et passer la Durance<sup>2</sup>. Quelque peu vraisemblable que fût une pareille marche, personne, pendant fort longtemps, n'éleva de doute sur cette assertion.

M. de Mandajors, né à Arles, et membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris, se trouva investi des connaissances géographiques et littéraires qu'il était indispensable de réunir pour détruire une erreur aussi accréditée. Il publia, dans les *Mémoires de l'Académie*, deux dissertations<sup>3</sup> sur ce point de critique, digne de fixer l'attention de la société savante où il avait été admis, et il en composa même une troisième, qui n'a été imprimée que dans son *Histoire critique de la Gaule Narbonnaise*<sup>4</sup>, ouvrage savant, mais peu connu.

Cette opinion ayant été adoptée par Rollin, dans son *Histoire Romaine*, et par le célèbre géographe d'Anville, qui a dressé les cartes de cet estimable ouvrage<sup>5</sup>, est devenue en quelque sorte classique, et le nom de ces deux savants très-distingués méritait de la rendre telle. Ils placent le passage du Rhône entre Roquemaure et le Saint-Esprit<sup>6</sup>. J'ai cru devoir adopter cette opinion dans un ouvrage publié il y a quelques années<sup>7</sup>. Je l'ai fortifiée de nouvelles preuves, et j'y ai donnée d'après Polybe et Tite-Live, les détails du passage du Rhône. On pourra consulter, sur le texte de cet historien, le *Philologue* n°28, ou M. Gail explique très-bien Polybe. Ce savant prouve clairement qu'Annibal ne s'arrêta

---

<sup>1</sup> Voyez son article, dans la *Biographie universelle*, tome I, page 122. Cet auteur fut sans doute trompé par une mauvaise correction qui faisait lire *Arar* dans les textes de Polybe et de Tite-Live, sans être appuyée sur aucun manuscrit.

<sup>2</sup> *Vie d'Annibal*, traduite par L'écluse, dans le Plutarque d'Amyot, Paris, 1802, t. 9, p. 374 et 375.

<sup>3</sup> Je les ai réimprimées avec des observations dans les *Antiquités du département du Vaucluse*, page 190.

<sup>4</sup> Paris, 1733, in-12°, p. 520.

<sup>5</sup> Voyez l'*Histoire Romaine*, par Rollin, Paris, 1771, t. 4, p. 305. D'Anville y date sa carte de 1739. Elle a été comprise dans l'atlas gravé par M. Ambroise Tardieu, pour la nouvelle édition de Rollin, en 1818, au n° 19.

<sup>6</sup> *Hist. Rom.*, t. 4, p. 361.

<sup>7</sup> *Antiquités de Vaucluse*, Paris, 1808, p. 100 à 229.

<sup>8</sup> On a vu cependant ci-dessus, qu'Annibal fut obligé de s'arrêter un jour à Roquemaure pour combattre les Romains, mais ce délai fut forcé.

point à Roquemaure, et qu'il passa tout de suite le Rhône, sans doute afin de mettre promptement ce fleuve entre lui et les Romains.

Les disputes occasionnées par la recherche de l'endroit où Annibal a passé le Rhône, paraissent donc à présent terminées. On convient assez généralement que ce fut à Roquemaure, en face d'une petite ville appelée dans, ce temps-là *Aëria*, devenue depuis le château de *Lers*, et à présent une simple grange de ce nom<sup>1</sup>.

M. de Luc le fils, dans un ouvrage qu'il vient de publier sur le passage des Alpes par Annibal, un correspondant anonyme des *Annales militaires des Français*, ouvrage périodique, qui paraît en ce moment, sont tous deux d'accord avec moi sur ce point. Tous deux donnent encore de nouveaux motifs, et prouvent ainsi qu'ils n'ont pas adopté aveuglément l'opinion de M. de Mandajors et la mienne.

L'un et l'autre diffèrent de moi, ainsi que M. de Mandajors, sur un article où se trouve la véritable difficulté du problème à résoudre lorsque l'on veut concilier Polybe et Tite-Live, historiens qui nous servent presque seuls de guides pour le récit de cet événement sur lequel Trogue Pompée, né à Vaison, aurait levé tous nos doutes, si nous avions conservé son histoire malheureusement perdue. Passons à l'examen de cette seconde question. N'oublions pas surtout, pour la résoudre, qu'il faut étudier les anciens sans esprit de système, sans préjugé en faveur des localités auxquelles nous voudrions en vain rattacher de grands événements, si l'histoire vient s'y opposer.

---

<sup>1</sup> D'Anville, dans sa *Notice de l'ancienne Gaule*, place Aëria sur le Mont-Ventoux. J'ai combattu cette opinion dans mon *Tableau historique et géographique du Monde*, Paris, 1810, t. 4, p. 104.

J'ajouterai ici une nouvelle preuve. Pline (III, 5), place Aëria dans le pays des Volques. Tite-Live (XXI, 26), dit que dans l'endroit où Annibal passa le Rhône, les Volques habitaient les deux rives de ce fleuve. On voit que dans les temps anciens comme dans les modernes, les Languedociens ont disputé la rive gauche du Rhône aux Provençaux. Le lit de ce fleuve n'a point d'assiette déterminée en ce lieu, et quand il grossit, il fait quelquefois le tour du château de Lers et de la montagne où il est placé. C'est ce que l'on verra sur la carte du comté Venaissin, dressée par d'Anville en 1745. Alors les Languedociens, qui se sont toujours crus maîtres du lit du Rhône, ont pu s'en emparer, et encore aujourd'hui le département du Gard retire les impositions de la montagne de Lers. Le territoire de ce département s'étend jusque sous les murs de la ville d'Avignon. Sans doute cette irrégularité sera réformée comme elle le fut sous l'empire d'Auguste, puisque Strabon donne Aëria aux Cavares, ayant mieux connu que Pline la géographie de son temps.

## SECONDE QUESTION. — QUEL EST LE DELTA, OU CETTE ÎLE, QU'ANNIBAL A RENCONTRÉ APRÈS LE PASSAGE DU RHÔNE ?

III. Polybe est l'auteur le plus ancien qui nous soit resté sur l'expédition d'Annibal. Son exactitude est reconnue, surtout pour les détails militaires ; il nous dit expressément<sup>1</sup> qu'il parle avec assurance de toutes ces choses, parce qu'il les a apprises de témoins contemporains, et qu'il a été lui-même aux Alpes pour en prendre une exacte connaissance. En effet, il était né quatorze ans après cet événement<sup>2</sup>. Il mérite donc d'être écouté avec beaucoup d'attention, et voilà ce qu'il nous apprend, après avoir raconté le passage du Rhône<sup>3</sup>.

Quand les éléphants furent passés, Annibal fit d'eux et de la cavalerie son arrière-garde, et marcha le long du fleuve, prenant sa route de la mer vers l'orient, comme s'il eût voulu entrer dans le milieu des terres européennes ; car le Rhône a ses sources au-dessus du golfe adriatique, coulant vers l'occident, et venant de ces parties des Alpes qui regardent le septentrion. Il prend son cours vers le couchant d'hiver, et se décharge dans la mer de Sardaigne.

On voit ici que Polybe est assez exact à s'orienter. Il dit qu'Annibal, après avoir passé le Rhône, prit sa route vers l'orient, et c'est en effet ce qu'il fit en suivant le cours de l'Eygues. Il aurait marché vers le nord, s'il avait remonté le Rhône jusqu'à l'Isère, comme l'a voulu Mandajors. Il est vrai que Polybe dit ensuite que le Rhône coule vers le couchant, mais c'est, ajoute-t-il, en venant de ces parties des Alpes qui regardent le septentrion. Il est donc évident qu'il parle alors du Rhône pris à sa source et descendant jusqu'à Lyon, et il a parfaitement raison ; mais il ne parle pas du Rhône descendant de Lyon à Roquemaure, qui va bien évidemment du nord au midi, et c'est de celui-là qu'il s'agit ici. J'observe que j'adopte la traduction de dom Thuillier, qui est en général d'autant plus exacte que ce savant bénédictin a eu pour guide la version latine de Casaubon, qu'il a même corrigée en plusieurs endroits, comme il nous le dit dans sa préface. Il est fort aisé, avec une médiocre connaissance du grec, de faire de nouvelles traductions des passages que l'on veut interpréter isolément pour arriver à la démonstration d'une hypothèse que l'on crée soi-même ; je crois être de meilleure foi en convenant que celui qui a consacré plusieurs années de sa vie à étudier et à traduire Polybe, l'a généralement mieux entendu que moi ; et en adoptant son travail, à moins que je ne sois forcé à y faire quelque changement par la comparaison du texte, que je ne négligerai jamais de consulter : j'exposerai alors mes motifs, que le lecteur pourra juger.

J'ai rapporté ce que Polybe a dit en termes généraux de la marche d'Annibal après avoir passé le Rhône. Cet historien parle ensuite de ce que faisait Scipion pendant que son adversaire avait gagné les devants. Il revient après ce récit au

---

<sup>1</sup> *Antiquités de Vaucluse*, p. 131.

<sup>2</sup> Selon Struvius (*Biblioth. hist.*, Lipsiæ, 1789, vol. 4, p. 241), Polybe est né l'an 4 de l'olympiade 143, 204 avant notre ère, et mort vers l'an 122 avant notre ère. Cette opinion sur la naissance de Polybe, s'accorde avec celle de l'auteur de la vie de cet historien, placée en tête de la traduction française de dom Thuillier, qui le fait naître l'an 548, parce que cet auteur place la fondation de Rome sous l'an 752. En la plaçant sous l'an 754, comme j'ai prouvé qu'il fallait le faire d'après le témoignage de Censorin, Polybe est né l'an 550 de Rome, 204 avant J.-C.

<sup>3</sup> *Antiquités de Vaucluse*, p. 133.

général carthaginois dont il trace la marche plus en détail de la manière suivante :

Annibal, quatre jours après avoir passé le Rhône<sup>1</sup>, vient à un endroit appelé l'Île, lieu fertile et très-peuplé, et à qui l'on a donné ce nom, parce que le Rhône et le Scaras<sup>2</sup> coulant des deux côtés, l'aiguisent en pointe au confluent de ces deux rivières. Cette île ressemble assez, et pour la grandeur et pour la forme, au *Delta* d'Égypte, avec cette différence néanmoins qu'un des côtés du *Delta* est fermé par la mer où se déchargent les fleuves qui forment les deux autres, et que ce sont des montagnes presque inaccessibles qui bordent un des côtés de l'île.

J'ai déjà dit que je me servais ici de la traduction de dom Thuillier, l'ayant trouvée en général fort exacte, quoique j'aie à y relever ici une faute très-importante, comme on le verra bientôt.

Pour mieux connaître ce Delta du Rhône, lisons le même fait dans Tite-Live, mort cent quarante et un ans après Polybe, mais vivant dans un temps où les Gaules étaient bien mieux connues des Romains, qui en avaient fait la conquête, et qui, pour s'assurer la soumission des habitants, en avaient placé plusieurs dans leur sénat. Ce second historien, né lui-même à Padoue dans la Gaule cisalpine, n'avait pas besoin de venir chercher les habitants du pays comme l'Arcadien Polybe. Il avait encore sur cet écrivain l'avantage de pouvoir consulter d'autres historiens qui avaient écrit en même temps que lui ou après lui, tels que Trogue Pompée, et qui connaissaient mieux que lui le théâtre de l'expédition qu'il a racontée avec tant d'éloquence. Il pouvait les juger par lui-même, puisque, comme je l'ai déjà observé, ce théâtre était en quelque sorte celui de son enfance, et qu'il le connaissait parfaitement. Personne n'a cependant rendu plus de justice que lui à Polybe, qu'il ne fait souvent que traduire. Je vais rapporter ses expressions, en me servant de l'élégante traduction de M. Dureau de la Malle. Je la préfère à celle que j'ai donnée moi-même, pour que l'on ne pense pas que j'aie altéré le texte dans le sens que je crois qu'il doit avoir.

Après avoir ranimé les Carthaginois par ses exhortations, Annibal leur ordonne de prendre de la nourriture, du repos, et de se préparer à partir. Dès le lendemain, prenant sa route le long du Rhône en remontant son cours, il gagne le milieu des terres, non que ce fût le plus court chemin qui conduisît aux Alpes, mais parce qu'en se tenant plus éloigné de la mer, il était moins exposé à rencontrer les Romains, et qu'il était résolu de ne les combattre qu'en Italie. En quatre jours il arrive à l'île. C'est-là que l'Isère et le Rhône, après s'être précipités des Alpes, chacun par un côté opposé, se rapprochent pour suivre une même direction, laissant entr'eux une certaine étendue de plaines ; et c'est à ce pays, ainsi renfermé entre les deux fleuves, que le nom d'île a été donné par les habitants. Près de là se trouvent les Allobroges, nation qui ne le cède à aucune autre de la Gaule en puissance et en gloire<sup>3</sup>.

Ce passage explique le précédent, et j'en ferai usage pour bien comprendre Polybe, auquel je m'attacherai cependant davantage, parce que Tite-Live n'a souvent fait que le traduire. Il y a ici trois choses à examiner.

---

<sup>1</sup> Dom Thuillier traduit : *Quatre jours après*. Ce que j'ajoute ne sert qu'à éclaircir le texte.

<sup>2</sup> Dom Thuillier traduit *la Saône*. Je laisse le nom tel qu'on le trouve dans les manuscrits. Quelques éditeurs lisent *Scoras* ; mais les meilleurs ont lu *Scaras*.

<sup>3</sup> Tite-Live, XXI, 31. Voyez les *Antiquités de Vaucluse*, p. 178.



- 1°. Quel temps a mis Annibal pour arriver à l'île du Rhône ?
- 2°. Quelle était cette île ?
- 3°. Par quel peuple était-elle habitée ?

## §. Ier. — QUEL TEMPS A MIS ANNIBAL POUR ARRIVER À L'ÎLE DU RHÔNE ?

IV. C'est ici que se présente la première difficulté que l'on oppose à la marche tracée sur la carte jointe à ce Mémoire. En effet, si, comme le semblent dire très-clairement les deux traductions que l'on vient de lire, Annibal ne parvint à l'île du Rhône que le quatrième jour après qu'il eut passé ce fleuve, il serait difficile de comprendre que l'île fût aussi voisine de Roquemaure et d'Aëria. Aussi Mandajors place-t-il son île après le passage de l'Isère, c'est-à-dire, à cinquante-six mille cinq cents toises, environ six cents stades de distance. Mais peut-on véritablement croire que Polybe a prétendu peindre la frayeur d'Annibal, telle, qu'aussitôt après le passage très-pénible d'un fleuve aussi rapide, il ait fait une course forcée avec une armée aussi nombreuse ? On sait qu'il avait cinquante mille hommes d'infanterie, neuf mille de cavalerie<sup>1</sup>, et trente-sept éléphants. Cela n'est nullement vraisemblable, et je crois que cela n'est pas vrai. C'est surtout au commencement de sa marche vers les Alpes, que, craignant peut-être encore d'être attaqué par les Romains qu'il ne voulait pas combattre alors, il dut marcher avec beaucoup de précaution ; son premier camp avait dû être placée non à Châteauneuf, qui n'existait pas à cette époque, et qui est situé sur une hauteur entièrement pavée de cailloux, mais au-dessous d'Aëria et le long du Rhône, c'est-à-dire depuis Sorgues, où il fut obligé de s'étendre pour disposer sa nombreuse armée, jusqu'à Bédarrides et à Courtézon, dont le nom est à peu près le même que le nom grec de Carthage<sup>2</sup>. Il est vraisemblable qu'il y séjourna ; et que c'est ce qui a valu cette dénomination à cette ancienne ville. Peut-être y passa-t-il la première nuit qui lui fut nécessaire pour disposer sa marche, avant d'entrer dans l'île, ou il demeura quatre jours. Le troisième jour depuis le passage du fleuve, le second depuis l'arrivée d'Annibal à l'île, Scipion vint à Roquemaure, à l'endroit où les Carthaginois avaient passé le fleuve, lorsque ce général romain eut pris le parti de retourner dans la Tirrhénie, c'est-à-dire en Toscane, croyant que les Barbares des Alpes leur opposeraient assez d'obstacles. Ce fut seulement le cinquième jour, c'est-à-dire le lendemain du départ de Scipion, qu'Annibal, prenant sa route de la mer vers l'orient, comme le dit Polybe<sup>3</sup>, et cette observation est très-importante, traversa Orange et les deux branches de l'Eygues, et tourna à droite, après avoir traversé la seconde branche, ainsi que le font encore aujourd'hui ceux qui veulent aller d'Orange à Nyons.

Mais pour admettre cette explication, que les militaires qui connaissent les lieux comprendront facilement, il faut laisser les traductions et recourir aux textes.

---

<sup>1</sup> C'est ce que dit Polybe, livre 3, chap. 7, p. 31 de la traduction française. Mais au chap. 12, p. 88, il dit qu'Annibal, au sortir du Rhône, avait avec lui 38.000 hommes de pied, et plus de 8.000 chevaux. Il résulte de là qu'il avait perdu, dans cette première partie de sa route, douze mille fantassins, et près de mille cavaliers : il me semble que c'est beaucoup. Au reste, en supposant l'armée d'Annibal déjà diminuée à ce point, elle était encore assez nombreuse pour pouvoir être partagée en quatre corps.

<sup>2</sup> Ou plutôt que son nom carthaginois *Karthahadath* ou *hadtha*, en latin *Carthada*. Ces noms, dans la langue phénicienne et dans la langue hébraïque, toutes deux fort semblables, signifient la Ville-Neuve. *Histoire Romaine*, par Rollin, Paris, 1771, tome 4, page 20.

<sup>3</sup> *Antiquités de Vaucluse*, p. 129. J'ai rapporté ci-dessus le même passage.

Une discussion grammaticale est ici absolument nécessaire. M. Letronne a fort bien observé<sup>1</sup> que la phrase grecque de Polybe a été mal comprise jusqu'à présent, parce que l'on n'a pas fait attention au mot *ἐξῆς* dans la phrase *Ἀννίβας δὲ ποιησάμενος ἐξῆς ἐπὶ τέτταρας ἡμέρας τὴν πορείαν*<sup>2</sup> ; mais prévenu de l'opinion de M. de Mandajors, qu'il a soutenue avec plus de zèle et d'érudition que de véritable connaissance des localités, il a voulu qu'*ἐξῆς* signifiât ici *de suite*, pour exprimer la hâte avec laquelle il croyait qu'Annibal voulait s'éloigner des Romains. Mais s'il avait lu ce passage sans prévention, il aurait observé qu'*ἐξῆς, de suite*, n'exprime que la continuité de temps appliquée à l'idée peinte par la phrase incidente *ἐπὶ τέτταρας ἡμέρας*, qui suit *ἐξῆς*. Le mot *πορείαν*, qui termine cette phrase incidente, n'a point trait à la marche particulière d'Annibal pris individuellement, mais à la marche militaire de l'armée commandée par Annibal qui ne l'accompagne pas, et c'est cette marche de l'armée, qui est expliquée par les mots *ἐξῆς ἐπὶ τέτταρας ἡμέρας*. La phrase doit donc être rendue mot à mot : *mais Annibal ayant ordonné à son armée une marche de quatre jours de suite*. En réfléchissant sur ce passage et sur la situation d'Annibal, on sentira que ce général, qui s'était fait rendre compte du local et qui avait un chef des Tauriniens pour le guider, savait que son armée ne pouvait marcher de front le long de l'Eygues ; il la partagea donc en quatre portions, qui exigeaient quatre journées pour qu'elle fût déplacée toute entière. C'est ce qu'expriment les mots *pendant quatre jours de suite*. On comprend aisément que les premières portions étaient composées chacune de vingt-cinq mille hommes d'infanterie ; les deux dernières ; de sa cavalerie et de ses éléphants, qui étaient son arrière-garde, comme l'a dit Polybe lui-même un pieu plus haut<sup>3</sup>.

L'explication de ce passage de Polybe, *Ἀννίβας δὲ ποιησάμενος ἐξῆς ἐπὶ τέτταρας ἡμέρας τὴν πορείαν*, étant entièrement nouvelle, mérite ici quelques développements plus étendus, pour lesquels j'ai cru devoir consulter deux savants hellénistes, qui m'ont confirmé dans mon opinion. L'*ἐξῆς*, écrit par M. Letronne en majuscules, est le mot sur lequel porte toute la difficulté du passage. Casaubon, le jugeant ou redondant, ce qui n'aurait été nullement l'usage de Polybe, ou embarrassant à expliquer, l'a omis dans sa version, et n'en dit rien dans ses notes. M. Letronne l'a fort bien rendu. Peut-être aurait-il dû en faire hommage à M. Gail, qui l'explique avant lui dans son *Philologue*, ouvrage où l'on trouvera des découvertes importantes en histoire, en grammaire, en tactique<sup>4</sup> et en géographie.

C'est au tome 3, page 212 de cet ouvrage, que l'on trouvera le mot *ἐξῆς* traduit par *de suite* et *sans interruption* dans Thucydide, livre 2, chapitre 1, et non pas *suivant l'ordre des temps*, comme l'a voulu M. Levesque.

M. Gail explique encore *ἐξῆς* à la page 390 du même volume. Ce savant entreprend d'y démontrer que Thucydide avait composé la totalité de l'Histoire de la guerre du Péloponnèse. Il cite, entr'autres preuves, cette phrase de Thucydide, livre I, chapitre 20, qui signifie : *Voilà, c'est Thucydide qui parle, ce que j'ai trouvé relativement aux antiquités de la Grèce ; et malgré les preuves suivies que j'en ai présentées, on y croira difficilement. χαλεπὰ ὄντα παντὶ ἐξῆς τεκμηρίῳ πιστεῦσαι.*

---

<sup>1</sup> *Journal des Savants*, janvier 1819, page 26, note 1.

<sup>2</sup> Polybe, III, 49, t. I, p. 495, dans l'édition de Schweighæuser.

<sup>3</sup> *Antiquités de Vaucluse*, p. 129.

<sup>4</sup> Ce savant zélé prépare un travail sur les batailles des Grecs, dont plusieurs morceaux ont paru dans les Annales militaires. Son *Philologue* en contient six importants morceaux.

Même tome, page 113, M. Gail cite 1° M. Doucas qui donne d'ἐξῆς, la mauvaise glose *κατά τάξη* ; 2° des passages de Xénophon et de Diodore, où le même ἐξῆς est mal rendu. Les commentateurs de ce dernier le traduisent par *exinde*, sens qu'adopte à peu près M. Schweighæuser dans l'excellent *index* de son Polybe : car il le traduit souvent par *post*.

Le même M. Gail, en 1812, dans son édition grecque du Nouveau Testament, explique, p. 93 (saint Luc, chap. 1), un κριθεξῆς que Saci rendait, suivant l'usage, par *ex ordine*, ce qui a conduit M. Gail à cette version : *J'ai cru, Théophile, qu'après avoir été exactement informé de toutes ces choses, je devais vous en représenter par écrit toute la suite.*

Cette explication, utile en grammaire, en chronologie et ailleurs, M. Gail l'a donnée, non-seulement en 1812, mais encore en 1807, où M. Letronne était un de ses disciples les plus assidus, comme des meilleurs de son école ; et non-seulement M. Gail a expliqué cet adverbe, p. 28 de ses observations, sur Thucydide ; mais on lui doit la justice d'observer qu'en donnant ce vrai sens-là, et, en mille autres endroits, il s'est abstenu de reprocher à Ducker, Gottleber et Casaubon de ne l'avoir pas bien compris.

Au reste, on remarquera que dans certains cas, comme dans Polybe lui-même, livre III, chap. 112, 1, édition de Schweighæuser, le sens d'ἐξῆς est bien facile, parce que la phrase qui précède le détermine.

J'ai donc été autorisé à traduire : *Annibal ayant ordonné à ses généraux, et plus littéralement ayant fait faire une marche de quatre jours de suite, arriva à, etc.*

Je dis *ayant fait faire* parce que le moyen ποιησάμενος me paraît susceptible de ce sens. En effet, le verbe moyen exprime réciprocité, et de plus une action que l'on fait pour soi-même et par soi-même, on que l'on fait faire par d'autres pour son intérêt.

Dans ce dernier sens<sup>1</sup>, Xénophon dit de Cyrus : *Les réunissant tous au lieu du rassemblement, il se les fait appeler καλεῖται.* En parlant du même Cyrus qui examinait par commissaires, Xénophon<sup>2</sup> dit ἐπισκοπεῖται. On ne dira pas que, dans ce dernier exemple, il s'agisse du sens *il examine pour son intérêt.* Cette acception moyenne sera quelquefois admissible ; mais ici elle est repoussée par le contexte : car ἐπισκοπεῖται est précédé par ces mots, ὅποσιν μὴ αὐτὰς ἐφορὰ qui signifient : *où il ne peut aller en personne.* ἐπισκοπεῖται doit donc nécessairement se rendre par, *il se fait examiner telle ou telles choses par d'autres.*

Cette première phrase incidente ayant été bien comprise, le reste ne donne plus aucune peine. Polybe continue : *ἀπὸ τῆς διαβασίως ἄκε πρὸς καλουμένην Νήσον,* depuis le passage (du Rhône) vint à ce que l'on appelle l'île, c'est-à-dire que la préposition ἀπὸ est ici rendue par *depuis*, comme faisant mieux comprendre qu'après, que la marche fut ainsi organisée depuis le passage du Rhône jusqu'à *Mons Seleucus, Annibal vint à ce que on appelle l'île, πρὸς τὴν νήσον,* c'est-à-dire, qu'il s'arrêta à l'entrée, comme l'observe fort bien M. Letronne, en insistant sur la signification de πρὸς<sup>3</sup>. La ville d'Orange est si bien à l'entrée de l'île, qu'une partie de cette ville est en deçà. Polybe dit donc qu'Annibal, de sa personne, s'avança, jusqu'à Orange où il vit défiler ses troupes pendant quatre

---

<sup>1</sup> *Œconomique*, chap. 4, t. 7, p. 597, du Xénophon de M. Gail.

<sup>2</sup> *Œconomique*, tome 8.

<sup>3</sup> *Journal des Savants*, p. 30.

jours, qu'il employa à faire sa négociation avec les deux frères qui se disputaient l'autorité à Orange dans le pays des Cavares, que le Scaras séparait des Allobroges.

On voit que la préposition *ἀπό* a été mal expliquée en l'appliquant au temps qui a suivi le passage du Rhône, et précédé le départ d'Annibal, comme l'a fait Casaubon dans sa version latine<sup>1</sup>, ce qui avait fait croire qu'Annibal s'était éloigné du Rhône assez rapidement pour arriver avec toute son armée en quatre jours sur les bords de l'Isère, en traversant le Roubion et la Drôme, opinion véritablement absurde pour tous ceux qui connaissent les lieux.

Tite-Live, au lieu de dire comme Polybe *pendant quatre jours de suite*, s'est servi de l'expression *quartis castris*, qui semble annoncer un quatrième campement, et le traducteur a suivi cette idée ; mais cette expression amphibologique d'un écrivain connu pour ne pas avoir l'exactitude militaire de Polybe, ne doit être considérée que comme une simple traduction assez mal faite. C'est à l'original qu'il faut s'en tenir, et Polybe, en énonçant que Scipion s'était retiré le troisième jour après le passage du fleuve, et qu'Annibal avait ensuite continué sa route, a suffisamment exprimé que le général carthaginois ne s'est éloigné du Rhône qu'après la retraite du général romain, et conséquemment qu'il a pu l'attendre, ce qu'il est très-naturel de penser.

On observera qu'en lisant attentivement le texte de Polybe et celui de Tite-Live, il sera facile de reconnaître que Scipion, après son débarquement sur les côtes de la Gaule, avait cru trouver Annibal sur la route d'Espagne au Rhône, en sorte qu'il n'était pas sur la rive gauche du Rhône, comme l'ont cru quelques modernes, et qu'il n'avait nul besoin de passer la Durance, soit qu'il eût débarqué en Languedoc, soit qu'ayant débarqué en Provence, il eut passé le Rhône à *Ugernum* (Tarascon), comme le faisaient les Marseillais pour aller en Espagne par terre. Voyez l'article *Pons œrarius* dans la *Notice des Gaules* par d'Anville.

Telle est du moins ma manière de voir et de comprendre la marche d'Annibal jusqu'à son île. Je ne la donne pour règle à personne en aucune manière. Le correspondant des Annales Militaires prouve assez bien qu'Annibal n'a pu s'avancer en quatre jours jusqu'à l'Isère, et cela n'était pas difficile à démontrer pour un militaire qui connaît les lieux, et qui sait ce que c'est que de faire mouvoir une armée de cinquante mille fantassins, neuf mille cavaliers et de trente-sept éléphants ; mais quand cet écrivain fait aller les Carthaginois jusqu'au Roubion pour y trouver une île formée avec trois rivières et des montagnes, il me semble qu'il s'écarte du texte de Polybe, qui ne parle que de deux rivières, et plus encore de celui de Tite-Live, où il n'est question que d'une petite île. Il se crée donc une nouvelle difficulté qui n'a de solution que dans mon système. C'est ce que je le prie d'examiner lui-même avec attention. Toute cette discussion n'est pas d'une grande importance pour les lecteurs ordinaires, ni même pour les écrivains modernes qui ne se piquent pas ordinairement d'une si scrupuleuse exactitude ; mais je crois que les amateurs de l'antiquité me sauront gré d'avoir mis d'accord Polybe et Tite-Live autant qu'il était possible ; car c'est les mettre d'accord que de rendre raison des petites différences qui existent entr'eux, et d'en expliquer la cause. Au reste, ce que je dirai dans les articles suivants achèvera de lever tous les doutes qui peuvent rester dans l'esprit du lecteur même le plus prévenu contre mon opinion.

---

<sup>1</sup> *Typis Wechelianis*, 1609, p. 202.

## § II. — QUELLE EST L'ÎLE DÉCRITE PAR POLYBE ET TITE-LIVE ?

V. Si l'on veut prendre à la lettre le texte de Polybe, on pourra croire que son Delta avait la grandeur de celui d'Égypte : mais Tite-Live nous dit que ce n'était qu'un petit espace de terrain, *agri aliquantum*, comme écrit M. Dureau de La Malle, qui traduit *une certaine étendue de plaines*, ce qui ne conviendrait nullement à la prétendue île des Allobroges, presque entièrement formée de terrains montueux et peu fertiles. D'autres éditions écrivent *agri aliquantum* ; et comme les copistes sont plutôt portés à retrancher qu'à ajouter, il paraît que c'est la véritable leçon, et qu'il ne s'agit ici que d'une petite étendue de plaines, description qui convient parfaitement à l'île de ma carte. L'écrivain grec qui avait fait la route d'Espagne à Turin par Arles, comme on la faisait ordinairement, et qui n'avait conséquemment pas vu les lieux comme Trogue Pompée, a donc ici un peu exagéré contre son ordinaire, et nous serions fort embarrassés de trouver dans l'endroit dont il est ici question, une île aussi étendue. Soit au quatrième campement comme l'affirme Tite-Live, soit dans un lieu plus rapproché comme nous verrons bientôt qu'il faut la chercher, il me semble que nous devons préférer ici l'assertion de Tite-Live, qui observe que cette île n'embrassait qu'un petit espace de terrain, *aliquaniam*, et même, suivant les meilleures éditions, *aliquantum agri*<sup>1</sup>.

Cette première difficulté vaincue, il en reste une seconde qui n'est pas moins embarrassante ; c'est de trouver la rivière appelée *Scaras* par Polybe, *Bisalar* par Tite-Live, et l'île qu'elle a servi à former. C'est ici que les critiques modernes se sont donné carrière. Ils ont altéré le texte de Tite-Live, et même celui de Polybe, pour faire insérer la Saône arar, dans le texte de ces historiens, et cette opinion a longtemps été celle de tous les savants. La belle édition imprimée par Wechel en 1609, par les soins d'Isaac Casaubon, qui, dans sa préface, assure avoir consulté plusieurs manuscrits, fait dire à Polybe *τῆ μὲν γὰρ ὁ Ροδάνος, τῆ δὲ ὁ Αραρος*, et c'est d'après lui que dom Thuillier a traduit la Saône. Mais pour cela il fallait faire aller Annibal jusqu'à Lyon, et l'on a vu que Mandajors avait détruit cette opinion, en lisant *Isara* dans Tite-Live. Il n'en a pas coûté davantage aux critiques, modernes de créer un nouveau nom, en lisant *ὁ Ἰσάρως* dans Polybe, afin de favoriser l'opinion de Mandajors, qui me paraît absurde, en faisant une île de ce qui n'a certainement jamais été appelé ainsi par personne, et en plaçant au centre des Allobroges cette île que Tite-Live dit seulement être voisine des Allobroges.

Ces deux noms, *Scaras* et *Bisalar*, surtout si, faisant l'article *ὁ* avec le commencement de *Scaras* y on le réduit à *ὁ Αραρος*, et faisant *ibi* avec le commencement de *Bisalar*, on lit dans Tite-Live *ibi arar* ou *ibi aras*, deviennent absolument les mêmes, et on ne lit point *Αραρος*, au lieu de *Αραρος*<sup>2</sup>, ou *Ἰσάρως*, au lieu d'*Ἰσάρ* ; car un traducteur de Strabon doit connaître les noms grecs de son texte. Ce géographe fait cinq fois mention de l'Isère, qu'il nomme quatre fois

---

<sup>1</sup> C'est ainsi qu'écrivait la belle édition de Tite-Live, imprimée à Paris, en 1573, dans le texte comme dans les notes faites par Charles Sigonius et *Joannes Saxonius Hatstedii*, sur des éditions plus anciennes. Ces deux commentateurs sont placés, savoir : Jean le Saxon, sous l'an 1547, et Sigonius sous l'an 1550, dans l'*Onomasticon* de Saxius.

<sup>2</sup> C'est ainsi qu'écrivait Strabon, t. I, p. 283, de l'édition d'Amsterdam, 1707.

τοῦ Ἰσάρου au génitif<sup>1</sup>, et une fois τὸν Ἰσάρου<sup>2</sup> à l'accusatif. Or, tous ceux qui connaissent un peu les règles de la déclinaison grecque, savent que cet accusatif pourrait indiquer Ἰσάρου pour nominatif, si les quatre exemples du génitif Ἰσάρου ne caractérisaient pas invinciblement la cinquième déclinaison et le nominatif Ἰσάρ, en sorte que la locution ὁ Ἰσάρας est un véritable barbarisme échappé au savant Schweighæuser, mais que personne n'aurait dû copier.

Au reste, quand on voudrait conserver scrupuleusement la leçon des manuscrits, et qu'on y lirait *Scaras* et *Bisalar*, ces deux noms ne diffèrent pas assez, pour qu'à cent ans de distance, l'un n'ait pas pu être dérivé de l'autre. A l'époque où Polybe écrivait, les Phocéens Marseillais étaient les maîtres de Marseille et de la partie inférieure du cours du Rhône depuis Avignon, dont nous avons encore des médailles grecques. S'il faut en croire cet historien sur le peu de progrès qu'avait fait alors la civilisation des Celtes, ces Phocéens, et les habitants de leurs colonies, étaient peut-être les seuls qui écrivaient les noms propres en leur donnant une forme grecque. Ils ont appelé la rivière, *Scaras* ou *Aras*. Du temps de Tite-Live, les Romains étaient les maîtres de Marseille et de tout le cours du Rhône. Trogue Pompée, qui avait vécu avant lui, avait, le premier, osé entreprendre d'écrire une histoire universelle en latin. La langue latine était devenue absolument dominante, et ce nom de *Scaras* ou *Aras*, barbare pour les Romains, était devenu *Bisalar* ou *Arar*, peut-être par analogie avec l'Arar, ou la Saône, qui se jette dans le Rhône à Lyon.

On pourrait conjecturer encore que le nom de *Bisalar* ou *Bisaras* est à peu près le même que *Bicarus*, et c'est ce dernier nom que donne à l'Eygues le docte Suarès, évêque de Vaison, qui connaissait parfaitement bien son pays<sup>3</sup>. Il en parle même ailleurs que dans sa nomenclature ; et lorsqu'il veut faire connaître la situation des Etats que le Pape possédait en France<sup>4</sup>, il dit que ces Etats sont bornés au nord par l'Ouvèze (*Ovasicus*), l'Eygues (*Bicarus*), et d'autres limites qui le séparent du pays des Allobroges, aujourd'hui le Dauphiné. Bullet, qui nous a donné de volumineux Mémoires en plusieurs tomes in-folio sur la langue celtique, dit que Car y signifie embouchure, en sorte que *Bicar*, latinisé en *Bicarus*, veut dire double embouchure. On sent bien que cette étymologie n'est qu'une simple conjecture qui seule n'aurait aucune force, et qui ne prouverait rien, si elle ne venait à l'appui du témoignage des auteurs anciens. Mais ce serait prêter soi-même au ridicule que de trouver plaisant que les Celtes employassent leur langue pour former les noms propres, comme si les noms propres n'étaient pas ceux qui conservaient le plus longtemps les anciennes formes du langage. Il est donc fort simple que des peuples aussi voisins, de Marseille, aient suivi l'exemple de ses habitants en parlant trois langues, le celtique, le latin et le grec, comme nous l'apprenons de Varron. Lorsque ce savant nous dit qu'on parlait trois langues à Marseille, il nous prouve bien évidemment que les Phocéens y conservaient leur langue, et qu'ils étaient obligés de savoir le celtique pour commercer avec les Celtes, et le latin pour commercer avec les Latins.

---

<sup>1</sup> Strabon, t. I, p. 283, 283 et 312.

<sup>2</sup> Strabon, t. I, p. 317.

<sup>3</sup> *Descripciuncula Avenionis et comitatus venascini*, Lugduni, 1658, p. 6 de la Préface. *Bicarus*, Eygues.

<sup>4</sup> *Descripciuncula Avenionis et comitatus venascini*, p. X du texte, et 9 de l'ouvrage entier.

C'est ce que nous dit formellement Isidore de Séville<sup>1</sup>, nommé à l'évêché de cette ville l'an 601, et qui a composé son *Traité des Origines* sur des livres que nous n'avons plus aujourd'hui. Je donnerai ici en entier la traduction de ce passage, qui m'a paru curieux. Lorsque Cyrus se fut emparé des villes maritimes de la Grèce, et que les Phocéens, vaincus par lui, étaient livrés à tous les malheurs qui suivent la conquête, ils jurèrent de s'éloigner si loin de l'empire des Perses, qu'ils n'entendraient plus même prononcer leur nom. Pour remplir ce serment, ils partirent pour les golfes les plus éloignés de la Gaule ; et s'étant garantis, par leurs armes, de la férocité des Gaulois, ils bâtirent Massilia (Marseille), et lui ce donnèrent le nom de leur chef. Varron dit que ces peuples avaient trois langues, parce qu'ils parlaient le grec, le latin et le gaulois. *Hos Varro trilingues esse dicit, quod et græce loquentur, et latine et gallice.*

Ils pouvaient donc mêler le latin et le celtique dans la formation de leurs noms propres, comme nous mêlons encore aujourd'hui le latin et le français sur nos monnaies.

Au reste, il ne faut pas croire que très-anciennement les Celtes n'aient pénétré en Italie antérieurement à Sigovèse. Isidore dit encore très-formellement<sup>2</sup>.

Les Ombriens sont une nation italienne ; mais ils tirent leur origine des anciens Gaulois qui cultivent le mont Apennin. Les historiens nous rapportent qu'au tems du déluge, les Gaulois survécurent aux pluies, et que, par cette raison, les Grecs leur a donnèrent le nom d'Ombriens, de pluie. *Umbri Italice genus est, sed Gallorum veterum propago qui Apenninum montem incolunt, de quibus historie perhibent quod tempore aquosæ cladis imbribus superfucrunt, et ob hoc ομβριοι græce nominatos.*

Le mélange de la langue celtique et de la langue latine n'a donc rien de surprenant, même pour des temps bien plus anciens que ceux qui nous occupent ici, et l'étymologie que j'ai donnée du nom de *Bicar* ou *Bicarus* n'a rien de fort extraordinaire. Trogue Pompée, né à Vaison, comme je l'ai déjà observé, devait écrire en latin plus exactement que Polybe ne l'avait fait en grec, le nom des lieux de la contrée où il était né. C'est lui peut-être qui avait rectifié cette partie de l'ancien récit, en écrivant *Bicarus* ou *Bisara*, et Tite-Live l'en avait cru de préférence sur le nom de cette rivière, comme sur l'étendue de l'île qu'elle formait. Il n'y a rien dans tout cela qui ne soit naturel et très-vraisemblable.

L'Eygues prend sa source dans le sein même des Hautes-Alpes, comme on peut le voir dans la carte de Cassini, ou il est très-bien décrit<sup>3</sup>, et qui lui donne le nom d'Aigues, ou de la Vigne. Il naît au-dessus de Saint-André-de-Rozans, où il se joint à un autre torrent appelé Lidane. Il reçoit, au-dessous de Rémusat, une petite rivière aussi considérable que lui, dont la source est au-dessus de Chalançon, et qui se nomme l'Oulle. Une autre petite rivière, connue sous le nom de Leynuées, s'unit à lui à Curnier, un peu au-dessus des Piles. Ces quatre torrents, réunis à beaucoup d'autres, forment une petite rivière pendant un cours que ses détours peuvent faire évaluer à près de trente lieues, jusqu'à son embouchure dans le Rhône. C'est environ à trois lieues au-dessus de cette embouchure, qu'il est subdivisé en deux branches, dont l'une va se joindre à une petite rivière, connue sous le nom de la Meyne, et tombe avec elle dans le Rhône

---

<sup>1</sup> *Originum*, libri XV, cap. 1, dans les *Auctores linguæ latinæ*. Genevæ, 1622, page 1189, ligne 48 et suivantes.

<sup>2</sup> *Auctores linguæ latinæ*, p 1041. *Orig.* lib. IX, c. 2.

<sup>3</sup> Voyez le n° 121 de cette carte.



à plus de deux lieues de l'autre. Il en résulte une petite île de deux lieues de base, sur trois lieues de hauteur, et plus exactement, de six mille romains sur dix, qui occupe environ quatre lieues carrées d'un terrain très-fertile en blé, où se trouvent renfermées les villes d'Orange et de Caderousse. Je convient qu'il y a loin de là au Delta d'Égypte, que M. de Luc évalue à une longueur de 66 milles romains sur une base de 75 milles, prise depuis le bras du Nil à Rosette, jusqu'à celui de Damiette. Cet écrivain ajoute que Polybe connaissait bien cette étendue, puisqu'il avait été en Égypte, dans sa jeunesse, l'an 198 avant notre ère<sup>1</sup>. Polybe avait alors huit ans ; c'est faire des observations à un âge bien précoce.

On s'est autorisé du mot grec *νήσος* qui est celui dont se sert Polybe pour désigner son Delta, et qui signifie quelquefois presque île, du moins dans la composition des mots, comme dans le Péloponnèse, pour faire ce Delta avec deux rivières et des montagnes. M. de Mandajors est le premier des modernes que je sache avoir eu cette opinion. Il a lu *Isara* dans les textes de Polybe et de Tite-Live, qu'il a corrigés sans le secours d'un seul manuscrit, et d'Anville a suivi son opinion. Elle a été adoptée par M. de Luc, qui en forme le territoire des Allobroges. Mais Polybe dit, au contraire, que ce fut après être sorti de cette île, qu'Annibal entra sur le territoire des Allobroges, et qu'il y entra en tremblant, c'est son expression<sup>2</sup>. Tite-Live, après l'avoir décrite comme une île véritable, ainsi qu'on l'a vu plus haut, ajoute : *Accolunt prope Allobroges. Auprès de ce lieu habitent les Allobroges*. Les deux historiens s'accordent donc sur ce point, qui suffit pour détruire le système de MM. de Mandajors et de Luc.

L'auteur qui a écrit dans les Annales Militaires a parfaitement bien senti cette difficulté. Il a compris que l'île prétendue, formée par le Rhône et l'Isère, serait beaucoup trop grande pour les expressions employées par Tite-Live ; il a trouvé avec raison l'Isère trop éloignée de Roquemaure et d'Aéria pour qu'Annibal y fut arrivé à son quatrième campement, et il motive très-bien cette opinion ; il forme son île avec trois rivières et des montagnes, et la place à Montélimar, entre le Roubion et l'Isère, sa base appuyée sur le Rhône. Mais il n'y a nul rapport entre le mot Roubion et *Scaras* ni *Bisarrar*. Je ne sais où il prend que le mot *îon* signifie eau dans la langue celtique ; il me cite pour le prouver, et je n'ai jamais rien dit de semblable ; il veut dériver Roubion de *Bicarus*, que Suarès dit signifier l'Eygues. Le Roubion est un véritable torrent. L'emplacement qui se trouve entre ce torrent et l'Isère peut-il s'appeler une île ? Celle de l'Eygues et de la Meyne, par le canal qui les joint dès la plus haute antiquité, en forme, au contraire, une tellement véritable, que d'Anville la met comme telle dans sa carte de l'expédition d'Annibal, comme dans toutes celles qu'il a dressées, et où se trouve cette petite contrée. On la trouve plus anciennement dans un petit atlas gravé en 1583, et dans une carte particulière de la principauté d'Orange, où la rivière qui traverse cette ville est évidemment confondue avec l'Eygues par le discours qui accompagne cette carte. Dans ce discours, la rivière est nommée l'Argence, prenant sa source où est celle de l'Eygues, qui peut-être autrefois a coulé naturellement par cette seconde branche. En supposant cependant qu'elle ne soit qu'artificielle, le canal de jonction est nécessaire pour un double objet ; d'abord, pour diviser les eaux de l'Eygues, qui inonderaient le territoire d'Orange, sans cette dérivation ; ensuite, pour augmenter la masse des eaux que la Meyne conduit à Orange, plus encore autrefois qu'à présent, que cette ville à beaucoup perdu de son ancienne splendeur. *Arausio*, c'est le nom qu'on lui donnait du

---

<sup>1</sup> *Hist. du Passage des Alpes*, p. 87.

<sup>2</sup> *Antiquités de Vaucluse*, p. 134.

temps d'Annibal, paraît avoir été la capitale des Cavares avant Avignon, et cette ville était le séjour d'une légion sous les Romains. Polybe ne dit pas que les montagnes, que j'affirme être le rocher de Montfaucon, forment, mais bordent un des côtés de l'île ; et c'est le côté que forme le Rhône. C'est ainsi du moins que dom Thuillier a cru devoir expliquer le texte de Polybe, qui, sans cela, aurait été contraire à celui de Tite-Live, où il ne paraît être question que d'une île véritable. D'après cette explication, rien n'est assurément plus clair, ni plus facile à comprendre.

Je crois avoir levé tous les doutes sur l'île de Polybe et de Tite-Live. Deux ponts à passer dans une même journée, sur deux rivières qui peuvent être considérées comme n'en faisant qu'une seule, et qui ont pour bassin un espace de trente lieues de longueur sur une assez grande largeur, qui ont conséquemment assez d'eau pour ne pouvoir être passées à pieds joints en cet endroit, comme cela a été dit par quelqu'un qui n'y a sans doute jamais été, ces deux ponts, dis-je, ont dû naturellement faire donner le nom d'île au terrain intermédiaire, par une armée qui mettait quatre jours à le traverser, et qui a pu s'exagérer sa grandeur. On ne doit pas être surpris que la possession en fut disputée par les Allobroges, qui autrefois, disait Strabon<sup>1</sup>, en parlant d'un temps peu éloigné de celui de Tite-Live, faisaient la guerre avec des armées nombreuses.

M. R..., qui a fait la note de la Bibliothèque de Genève<sup>2</sup>, convient que l'île des Allobroges de M. de Luc, la même que celle de Mandajors, n'a pas la forme du Delta d'Égypte, et il reconnaît que du temps de Polybe, la géographie était extrêmement imparfaite. Cette science, dit aussi M. de Luc<sup>3</sup>, était alors bien éloignée de ce degré d'exactitude qu'elle a atteint de nos jours. Si, donc, M. de Luc est autorisé à n'admettre qu'en partie le texte de Polybe en cette occasion, il m'est permis d'en faire autant. Mon île, surtout dans la carte du comté Venaissin, faite par d'Anville en 1745, a la forme du Delta sans en avoir l'étendue ; et c'est ce qui a fait que Tite-Live, au temps duquel ce Delta des Celtes était beaucoup mieux connu, a eu soin d'observer que cette île ne renfermait qu'un territoire très-borné. Il a seulement ménagé Polybe, en ne le critiquant pas comme il aurait pu le faire, et cette attention pour un historien aussi respectable ne peut que lui faire honneur, sans rien diminuer de la force de son témoignage.

Je crois donc avoir encore ici concilié les deux auteurs sans lesquels il nous est impossible de faire un pas dans la carrière où je me suis engagé. Je crois surtout avoir étudié la marche d'Annibal, autant que la connaissance parfaite des lieux permettait de le faire. Je n'ai pas l'honneur d'être académicien d'Aix, où, je ne savais pas même qu'il y eût une académie. Je ne l'ai appris que très-récemment ; et je sais qu'elle a pour secrétaire perpétuel M. Gibelin, homme de lettres très-distingué<sup>4</sup>, dont je m'honorerais d'être le collègue. Mais j'étais propriétaire du Lampourcier, sur la Meyne, avant M. le général Chabran ; je savais donc très-bien que la Meyne n'était pas l'Eygues ; mais je crois savoir de plus que la réunion de ces deux rivières remonte à la plus haute antiquité, ainsi que la ville d'Orange ; à laquelle cette réunion est absolument nécessaire, comme le prouve la seule inspection de la carte du Comté Venaissin, gravée par d'Anville en juillet 1745, et où il a compris les diocèses d'Avignon, Carpentras, Vaison, Cavaillon,

---

<sup>1</sup> Livre IV, X, p. 28 du tome 2 de la traduction française.

<sup>2</sup> P. 149.

<sup>3</sup> *Hist. du Passage des Alpes*, p. 88.

<sup>4</sup> Voyez son article, dans la *Biographie des Hommes vivants*, publiée par M. Michaud, tome 3, page 263.

Orange et Saint-Paul-Trois-Châteaux ; elle est très-bien faite. L'île d'Annibal y est parfaitement dessinée, ainsi que l'ancien aqueduc d'Orange et son arc de triomphe. Soit que l'Eygues se joignît au Rhône plus au nord ; dans le temps qu'elle a été dessinée, soit qu'elle soit plus exacte que la carte de Cassini, sa forme est absolument celle d'un Delta dont la base a 2.500 toises, et la hauteur 6.000. On sent que les embouchures d'un torrent peuvent avoir changé de direction dans l'espace de plus de deux mille ans qui se sont écoulés depuis l'expédition d'Annibal. A une telle distance, ce que j'ai dit me parait suffisant pour démontrer l'existence et la situation de l'île, ou Delta, dont je vais chercher quels furent les habitants.

### § III. — QUEL PEUPLE HABITAIT L'ÎLE OU DELTA DU RHÔNE ?

VI. Il faut encore ici recourir au texte de nos deux historiens, pour bien se pénétrer de leur récit. Je rapporterai d'abord celui de Polybe.

Annibal trouva dans cette île deux frères qui, armés l'un contre l'autre, se disputaient le royaume. L'aîné mit Annibal dans ses intérêts, et le pria de l'aider à se maintenir dans la possession où il était. Le Carthaginois n'hésita point ; il voyait trop combien cela lui serait avantageux. Il prit donc les armes, et se joignit à l'aîné pour chasser le cadet. Il fut bien récompensé du secours qu'il avait donné au vainqueur. On fournit à son armée des vivres et des munitions en abondance. On renouvela ses armes, qui étaient vieilles et usées. La plupart de ses soldats furent vêtus, chaussés, mis en état de franchir plus aisément les Alpes. Mais, le plus grand service qu'il en reçut, fut que ce Roi se mit avec ses troupes à la queue de celles d'Annibal, qui n'entraient qu'en tremblant sur les terres des Gaulois, nommés Allobroges, et les escorta jusqu'à l'endroit, d'où l'armée devait entrer dans les Alpes..... Tant qu'elle fut dans le plat pays, les chefs des Allobroges ne l'inquiétèrent pas dans sa marche, soit qu'ils redoutassent la cavalerie carthaginoise, ou que les Barbares dont elle était accompagnée les eussent tenus en respect. Mais quand ceux-ci se furent retirés, et qu'Annibal commença d'entrer dans les détroits des montagnes, alors les Allobroges coururent, en grand nombre, s'emparer des lieux qui commandaient ceux par où il fallait que passât l'armée d'Annibal.

Ce texte est extrêmement clair, et ceux qui, comme. M. de Luc, s'en tiennent exclusivement au texte de Polybe, ne peuvent confondre les habitants de l'île avec les Allobroges. En effet, ces habitants étaient les Cavares, ainsi que nous l'apprenons de Strabon, qui place ces peuples depuis Cavaillon jusqu'à la jonction du Rhône et de l'Isère<sup>1</sup>, y comprenant ainsi les Tricastini et les Ségalauni ; mais il s'explique ensuite en disant<sup>2</sup> que les Cavares occupent la rive du Rhône opposée aux Volques, et que ce nom de Cavares a tellement prévalu sur celui des autres peuples, qu'on le donne à tous les barbares leurs Voisins.

Quant aux Allobroges, il les place de l'autre côté de l'Isère, leur donnant Vienne pour capitale<sup>3</sup>, et dit qu'ils touchaient les Voconces<sup>4</sup>. On voit qu'il est parfaitement d'accord avec Polybe, qui les distingue des Cavares, que Tite-Live semble n'avoir pas connus, puisque cet historien latin prétend que les Volques occupaient les deux côtés du Rhône contre le témoignage de Strabon. Quant aux Allobroges, il s'écarte formellement du récit de Polybe, en leur donnant les deux chefs dont il parle aussi en ces termes<sup>5</sup> :

Près de l'île, se trouvent les Allobroges, nation qui ne le cède à aucune autre de la Gaule, en puissance et en gloire. Elle était alors divisée par la rivalité de deux frères qui se disputaient la couronne. L'aîné, nommé Brancus, venait d'être dépossédé par son cadet qui, soutenu des jeunes guerriers du pays, avait la force au défaut des droits légitimes. Annibal étant survenu fort à propos dans ce

---

<sup>1</sup> Livre 4, I, 9, p. 25 de la traduction française.

<sup>2</sup> Livre 4, I, 10, p. 29 de la traduction.

<sup>3</sup> Livre 4, I 9, p. 27 de la traduction.

<sup>4</sup> Livre 4, VI, 3, p. 90 de la traduction.

<sup>5</sup> Livre XXI, chap. 31, p. 91 de la traduction française.

moment, le jugement de ce démêlé fut remis à sa décision ; et, devenu l'arbitre d'une couronne, il remit l'aîné en possession du trône, ce qui avait été l'avis des vieillards et des principaux chefs. En récompense de ce service, Brancus fournit abondamment à l'armée d'Annibal, des vivres et des provisions de toute espèce, des habits surtout, dont les froids rigoureux qui ont toujours décrié les Alpes, avertissaient de se prémunir. Ayant ainsi apaisé les dissensions des Allobroges, et désormais se dirigeant vers les Alpes, il se détourna sur la gauche, vers le pays des Tricastins.

On voit que Tite-Live, qui a omis les Cavares, contre le témoignage de Strabon, n'en parle pas davantage ici, contre celui de Polybe, qui est fortifié par ceux de Pline et de Ptolémée, d'après lesquels j'ai parlé fort au long des Cavares, dans un autre ouvrage<sup>1</sup>. Mandajors avait formé son système sur le texte de Tite-Live, et il n'est pas étonnant qu'il y ait vu l'île des Allobroges, quoique cet historien, peu d'accord avec lui-même, dise que ces peuples se trouvaient non dans l'île, mais près de l'île. Il est étonnant que M. de Luc, qui abandonne entièrement Tite-Live, pour s'attacher uniquement à Polybe, y ait lu ce qui n'est que dans l'historien latin. Tel est l'effet de l'esprit de système, qui ne fait voir dans les anciens que ce que l'on veut y trouver.

J'ai donc démontré que l'île de Polybe, et même celle de Tite-Live, n'est point l'île des Allobroges, mais celle des Cavares. J'ai, par là, fini d'éclaircir la seconde question, relative à cette île. J'espère n'être pas moins clair dans la discussion du troisième et dernier point qui me reste à examiner.

---

<sup>1</sup> *Antiquités de Vaucluse*, p. 15-100.

## TROISIÈME QUESTION. — OÙ ANNIBAL A-T-IL PASSÉ LES ALPES ?

VII. Nous avons encore un petit ouvrage assez curieux, imprimé à Paris, en 1517, sous le règne de François Ier<sup>1</sup>, sur tous les passages des Gaules en Italie. Celui que l'auteur désigne<sup>2</sup> comme ayant été franchi par Annibal, est par le Val de Tarentaise, en Savoie, et le Mont-Jouvet, d'où l'on descend dans la vallée d'Aouste. On passe ensuite à Ivree et à Verceil, d'où l'on entre dans le duché de Milan. Une inscription que l'auteur dit y avoir été gravée semble en être une preuve parlante.

L'auteur convient cependant que plusieurs historiographes disent qu'Annibal passa par le Mont-Genèvre en Briançonnais, qu'il dit être le meilleur et le plus aisé passage pour la conduite de l'artillerie, ajoutant même que, de tous les autres, il n'y a que celui-là par lequel on puisse la faire passer. Il désigne cependant dix passages différents, dont plusieurs sont même subdivisés en d'autres. On peut donc regarder cet ancien écrivain comme favorable à l'opinion qui fait passer Annibal par le Mont-Genèvre.

On reconnaît depuis longtemps, assez généralement, que le passage des Alpes par Annibal, s'était fait par Briançon sur le Mont-Genèvre. C'est l'opinion du chevalier Folard, et du géographe d'Anville. Je n'ai fait que le modifier d'une manière plus conforme au récit de Polybe et de Tite-Live, dans un ouvrage plus récent<sup>3</sup>, que j'ai déjà cité plusieurs fois. M. de Luc le fils a publié dix ans après un autre ouvrage<sup>4</sup>, dont l'objet est de prouver que Tite-Live n'a pas connu un fait dont tous les monuments étaient en quelque sorte sous ses yeux, puisqu'ainsi qu'on l'a déjà vu, il était né à Padoue, dans la Gaule cisalpine, et qu'Annibal a allongé fort inutilement sa route de cent cinquante lieues, pour aller chercher le passage du petit Saint-Bernard, en s'exposant à une foule de nouveaux obstacles qu'il lui était facile d'éviter. C'est ainsi que ce qui est très-clair chez les anciens, cesse de l'être pour nous. Mais cette nouvelle opinion ne paraît jusqu'à présent avoir été adoptée par personne, du moins en France. J'ai cru devoir déjà le combattre dans un de nos journaux littéraires les plus estimables<sup>5</sup>, où mes observations très-sommaires ont été admises sans la moindre réclamation.

La Bibliothèque universelle des Sciences, Belles-Lettres et Arts, faisant suite à la Bibliothèque Britannique<sup>6</sup>, a été plus indulgente pour M. de Luc.

Il est naturel que l'auteur, ayant écrit à Genève, où s'imprime ce journal, y ait facilement inspiré ce sentiment. Cependant on a de la peine à comprendre comment MM. les rédacteurs, qui ont fait deux notes<sup>7</sup> sur le Mémoire qui leur était vraisemblablement envoyé, n'ont pas été un peu plus favorables à Tite-Live,

---

<sup>1</sup> *La totale et vraie description de tous les passages, lieux et destroitcz, par lesquels on peut passer et errer des Gaules ès Ytalies et signamment par où passèrent Hannibal, Julius César, et les très-chrestiens, magnanimes, et très-puissans roys de France, Charlemagne, Charles VIII, Loys XII, et le très-illustre roy François, à présent régnant, premier de ce nom.* 28 feuilles in-4°.

<sup>2</sup> Au feuillet 11.

<sup>3</sup> *Antiquités et monuments du département de Vaucluse*, Paris, 1808, p. 100-229.

<sup>4</sup> *Histoire du Passage des Alpes*, par Annibal, Genève, 1818, in-8°.

<sup>5</sup> *Annales Encyclopédiques*, rédigées par H. Millin, année 1818, tome 4, p. 148.

<sup>6</sup> Tome 8, 3e année, 1818, p. 187 de la partie littéraire.

<sup>7</sup> Pages 149 et 150.

qu'ils ont sacrifié à Polybe, au lieu de concilier ces deux historiens comme l'a fait l'ouvrage déjà cité, ce qui n'était pas bien difficile. Cependant l'article inséré à Genève l'a aussi été dans le journal où j'avais déjà parlé en sens contraire, sans doute afin de mettre le lecteur impartial à portée de juger la question par lui-même, et peut-être parce que M. Millin, auteur de ce journal, était mort dans l'intervalle. Mais M. Letronne, dans le Journal des Savants, a depuis combattu avec force, et entièrement renversé le système de M. de Luc.

S'il y a un point sur lequel Polybe et Tite-Live soient d'accord, c'est le passage des Alpes par le Mont-Genève, ainsi que nous le verrons bientôt. Mais il faut d'abord connaître les mesures dont s'est servi l'historien grec, pour déterminer la route qu'il fait décrire à l'armée d'Annibal. Ce sera l'objet de l'article suivant, où j'examinerai quelles ont été les mesures itinéraires de Polybe. Je m'occuperai ensuite, avec le secours de ces connaissances préliminaires, de la route d'Annibal depuis le passage du Rhône jusqu'à *Mons-Seleucus*, puis jusqu'à Briançon, et enfin jusqu'à Turin.

## § Ier. — DES MESURES ITINÉRAIRES DE POLYBE.

VIII. Polybe est le plus ancien écrivain grec à qui les Romains aient été bien connus. Il avait passé une partie de sa vie dans les hauts emplois de la république des Achéens ; et ayant été obligé d'aller à Rome pour les affaires de sa patrie, il y demeura environ quarante ans, accompagnant le jeune Scipion dans ses voyages et dans ses conquêtes. Nous voyons par les cinq premiers livres qui nous restent de son histoire, et par les fragments des trente-cinq derniers, que nous avons malheureusement perdus, qu'il s'était singulièrement attaché à la géographie ; ainsi nous ne pouvons douter qu'il n'eût fait une comparaison exacte des mesures des Grecs et des Romains. Il nous a rendu compte des résultats de cette comparaison et du rapport qu'il avait trouvé entre ces mesures, dans une digression qu'il a mise au commencement de son troisième livre<sup>1</sup>, sur l'étendue des pays qui entourent la partie occidentale de la Méditerranée. Je rapporterai dans la suite ce passage tout entier.

Comme Polybe pouvait craindre que les Grecs ne le soupçonnassent de donner des mesures imaginaires d'un pays qu'ils regardaient comme impraticable, il leur rend compte des moyens qu'il avait eus de s'en instruire avec exactitude. *Maintenant, dit-il, les routes à travers ces pays ont été mesurées par les Romains, et divisées par des marques posées de huit stades en huit stades.*

On reconnaît là sans peine les pierres milliaires : car c'était à chaque mille que les Romains mettaient ces signaux.

Les huit stades faisaient 4800 pieds grecs, et le mille 5.000 pieds romains : ces pieds étaient donc entr'eux comme 25 à 24. Cette manière de compter est celle de Strabon lui-même, celle de Vitruve, celle de Columelle, celle de Plin, de Higin, de Censorin. M. Fréret<sup>2</sup> n'y voit qu'une difficulté puisée dans une citation de Polybe, tirée de Strabon. Il serait trop long de la discuter ici, et cela n'est nullement nécessaire pour notre objet.

Si donc le stade est évalué par tous ces auteurs, à la huitième partie du mille romain, il faut connaître la valeur du pied et du mille romain, pour déterminer la valeur des mesures itinéraires des Grecs.

Notre pied de roi était divisé en 12 pouces et 144 lignes. On subdivise le pied en 1440 parties pour avoir des dixièmes de ligne<sup>3</sup>. On s'est partagé sur le nombre des dixièmes de ligne qu'il faut donner au pied romain. M. de Sainte-Croix a cru devoir lui en attribuer avec d'Anville et d'autres savants, 1306, c'est-à-dire, 10 pouces 10 lignes et 6 dixièmes de ligne.

Suivant cette évaluation, le pas romain, composé de cinq pieds, sera de 4 pieds de 6 pouces 5 lignes.

---

<sup>1</sup> Page 193 de l'édition de Paris.

<sup>2</sup> *Mém. de l'Acad. des Insc.*, t. 24, p. 454.

<sup>3</sup> *Voyage du jeune Anacharsis*, Paris, 1790, t. 7, tables, p. LX. On sait que M. de Sainte-Croix est l'auteur de ces tables. Nous comptons aujourd'hui par mètres. On peut voir sur les nouvelles mesures, ce que j'ai dit au tome 2 de mes *Mémoires sur l'Histoire ancienne du Globe*, p. 7 et suivantes.



Le mille romain, composé de mille pas, sera de 755 toises 4 pieds 8 pouces 8 lignes. Pour éviter les fractions, d'Anville et M. de Sainte-Croix ont porté le mille romain à 756 toises.

Comme on compte ordinairement 8 stades par mille romain, nous prendrons la huitième partie de 756 toises, valeur de ce mille, et nous aurons pour le stade 94 toises et demie<sup>1</sup>, ou 184 mètres et 115 millimètres.

Il y avait ci-devant en France, plusieurs sortes de lieues ; la grande de 5.000 toises, telle était celle des contrées méridionales de la France, connue sous le nom de lieue de Provence ; la petite de 2.000, et la moyenne de 20 au degré (environ 2.553 toises), qui est la lieue marine, et à laquelle, pour avoir des nombres ronds, on en substituait quelquefois une de 2.500 toises. Cette lieue moyenne représentait le *parasange*, mesure itinéraire autrefois en usage dans l'Égypte, la Perse, la Turquie, et presque toute l'Asie. On appelle lieue géographique ou commune, la vingt-cinquième partie du degré ancien, et c'est celle que l'on trouvera graduée sur ma carte. L'estime qu'on en avait faite ne s'est pas trouvée juste. On la croyait égale à 2.283 toises, et elle n'en a que 2.280,32, suivant la nouvelle mesure de l'arc du méridien, qui donne 57,008 toises pour le degré moyen<sup>2</sup>.

Ainsi, le rapport du stade à la lieue commune sera donné par les deux tables suivant.

1 stade vaut . 94 toises et demie.			
2.....	189		
3.....	283	1/2	
4.....	378		
5.....	472	1/2	
6.....	567		
7.....	661	1/2	
8.....	756		
9.....	850	1/2	
10.....	945		
20.....	1890		
30.....	2835.....	ou 1 lieue et	toises. 554,68
40.....	3780.....	ou 1.....	1499,68
50.....	4725.....	ou 2.....	164,36
60.....	5670.....	ou 2.....	1109,36
70.....	6615.....	ou 2.....	2054,36
80.....	7560.....	ou 3.....	719,04
90.....	8505.....	ou 3.....	1664,04
100.....	9450.....	ou 4.....	328,72
110.....	10395.....	ou 4.....	1273,72
200.....	18900.....	ou 8.....	654,44
300.....	28350.....	ou 12.....	986,16
400.....	37800.....	ou 16.....	1314,88
500.....	47250.....	ou 20.....	1643,60
600.....	56700.....	ou 24.....	1972,32
700.....	66150.....	ou 29.....	20,72
800.....	75600.....	ou 33.....	349,44
900.....	85050.....	ou 37.....	678,16
1000.....	94500.....	ou 41.....	1006,88

<sup>1</sup> Voyage du jeune Anacharsis, p. LX. L'auteur cite d'Anville, Mesures itinéraires. Lisez aussi la Préface de la Notice de l'ancienne Gaule, par d'Anville, Paris, 1760, p. XI.

<sup>2</sup> Voyez mes Mémoires pour servir à l'Histoire ancienne du Globe, t. 2, p. 12.

Le rapport de la lieue commune ou géographique au stade, sera donné de même par la table suivante.

1 lieue vaut	2280,32	ou	24 stades	32 toises.
2.....	4560,64	ou	48.....	64
3.....	6840,96	ou	72.....	1 1/2
4.....	9121,28	ou	96.....	33 1/2
5.....	11401,60	ou	120.....	65 1/2
6.....	13681,92	ou	144.....	3
7.....	15962,24	ou	170.....	35
8.....	18242,56	ou	194.....	47
9.....	20522,88	ou	219.....	4 1/2
10.....	22803,20	ou	243.....	36 1/2
20.....	45606,40	ou	486.....	73
30.....	68409,60	ou	720.....	15
40.....	91212,80	ou	973.....	52 1/2
50.....	114016,00	ou	1216.....	88
60.....	136819,20	ou	1460.....	30
70.....	159622,40	ou	1703.....	66 1/2
80.....	182425,60	ou	1947.....	8 1/2
90.....	205228,80	ou	2190.....	45
100.....	228032,00	ou	2433.....	82 1/2
200.....	456064,00	ou	4867.....	68 1/2

On observera que les Grecs avaient diverses espèces de stades. Il ne s'agit ici que du stade ordinaire, connu sous le nom d'olympique<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> *Voyage du jeune Anacharsis*, Tables, p. LXI. Note de M. de Sainte-Croix.

Voyez les observations sur ce sujet, placées en tête de la traduction française de Strabon. L'auteur, p. 65, évalue le mille romain non à 756 toises, mais à 760 toises 107 millièmes. Cette différence n'est pas d'une assez grande importance ici, pour que je l'examine ce moment.

## §. II. — MARCHE D'ANNIBAL, DEPUIS LE PASSAGE DU RHÔNE, JUSQU'À MONS SELEUCUS.

IX. Les mesures de Polybe étant ainsi bien déterminées, commençons par suivre la marche d'Annibal depuis le passage du Rhône, après avoir traversé l'île formée par les deux branches de l'Eygues. Polybe a bien pu donner à cette rivière le nom de *ποταρὸς*, qui n'a pas d'autre signification. Cet historien dit qu'Annibal marcha pendant dix jours pour faire environ 800 stades.

D'après l'évaluation donnée dans l'article précédent, ces 800 stades font plus de 33 lieues communes ou géographiques. Ce ne seraient que 30 lieues de 2.500 toises, et 600 toises<sup>1</sup>, ou trente de ces lieues et un quart.

Ces mêmes 800 stades feraient 100 milles romains, et conséquemment 10 milles romains par jour. Annibal n'en pouvait faire davantage dans une route qui n'en était véritablement pas une, mais qui le conduisait à *Mons Seleucus*, où il prenait celle qui est tracée dans l'itinéraire d'Antonin, et que d'Anville a donnée dans sa carte, de la même manière qu'on le verra dans la mienne. Ce *Mons Seleucus*, est aujourd'hui la Bâtie, sur le mont Saléon, en Dauphiné<sup>2</sup>, dans le département des Hautes-Alpes, arrondissement de Gap. Jusque là, Annibal marcha sur la rive droite de l'Eygues, et peut-être même quelquefois dans le lit de cette rivière, qui forme de petites îles, où les éléphants pouvaient mettre le pied. Un lieu sur les bords de la rivière, appelé les *Piles*, qui, en grec, signifie *Portes*<sup>3</sup>, rappelle encore le souvenir du point où ce lit se rétrécissant, devient en quelque sorte la porte des Alpes de ce côté-là, c'est-à-dire, un peu au-dessus de Nyons.

Tite-Live, sans décrire les lieux, ni compter les jours et les distances avec cette précision, donne une circonstance de plus en disant qu'Annibal ne s'avança pas vers les Alpes, par le chemin direct, mais qu'il se détourna en laissant les Tricastins à sa gauche, et qu'il côtoya l'extrémité des Voconces<sup>4</sup>. En effet, sa route aurait été plus courte et plus facile par Apt, où il aurait pris le second chemin des Alpes, tracé dans l'itinéraire d'Antonin. Mais il se serait trouvé là en quelque sorte, sur le territoire des Phocéens-Marseillais, où les Romains auraient pu l'attendre, et c'est ce qui l'empêcha de suivre cette marche d'ailleurs si naturelle.

Un des plus forts arguments que j'aie employé contre le système de Mandajors, est celui que je viens de rapporter d'après Tite-Live, qu'Annibal, au sortir de l'île, se détourna en laissant les Tricastins à sa gauche, et côtoyant l'extrémité des Voconces. Le dernier défenseur de ce système n'a pas été embarrassé de cette difficulté ; il prétend que Tite-Live n'a pas parlé de la gauche d'Annibal, mais de la sienne<sup>5</sup>, et il cite pour le prouver, une erreur de Quinte-Curce, à qui M. de

---

<sup>1</sup> *Voyage du jeune Anacharsis*, p. 78.

<sup>2</sup> *Dictionnaire d'Antiquités*, dans l'*Encyclopédie* par ordre de matières, t. 2, p. 395. Voyez surtout la *Notice de la Gaule*, par d'Anille, Paris, 1760, p. 464. art. *Mons Seleucus*. On trouvera son emplacement décrit et bien dessiné dans l'*Histoire des Hautes-Alpes*, Paris, 1820, p. 96.

<sup>3</sup> Suarès favorise cette opinion, en donnant aux *Piles* le nom latin *Pyloæ*, qui a la même acception.

<sup>4</sup> *Antiquités de Vaucluse*, p. 181.

<sup>5</sup> *Journal des Savants*, janvier 1819, p. 33.

Sainte-Croix en a reproché tant d'autres, dans son examen critique des Historiens d'Alexandre<sup>1</sup>. Je ne prononcerai pas sur le mérite de cette réponse ; je me contenterai d'observer que peut-être vaudrait-il mieux ne pas se proposer de telles difficultés que de les résoudre ainsi.

On a vu que la marche d'Annibal n'était pas rapide, puisque Polybe ne lui fait faire que dix milles romains par jour. Cependant la longueur de l'Eygues est nécessaire pour compléter cet intervalle. L'auteur qui a écrit dans les Annales Militaires, n'a pas fait cette observation en lui substituant le Roubion. Comment Annibal aurait-il pu faire trente lieues en le suivant ? Il se serait d'ailleurs beaucoup trop écarté de sa route, et aurait été obligé d'aller passer par Die. Aussi cet auteur n'explique nullement les dix journées faites par Annibal, le long de la rivière qui, venant des Alpes, s'unissait au Rhône par une double embouchure.

L'auteur qui a écrit dans le Journal des Savants, m'oppose ici un argument qu'il a puisé dans l'ouvrage de M. de Luc, où il aurait mieux fait de le laisser. Il observe que Polybe compte 1.400 stades du passage du Rhône jusqu'à la montée des Alpes, et que, dans un autre endroit, il dit qu'Annibal a parcouru 800 stades, depuis l'île jusqu'à la montée des Alpes ; de là, cet auteur conclut qu'il y avait 600 stades depuis le passage jusqu'à l'île : mais s'il avait lu Polybe avec plus d'attention, il n'aurait pas tiré cette conclusion qui me paraît évidemment fausse. Pour le prouver, examinons avec attention les deux passages.

Dans le premier il dit : (Les Carthaginois) ayant passé le détroit où sont les Colonnes d'Hercules, se soumièrent toute l'Espagne jusqu'à ces rochers, où, du côté de notre mer, aboutissent ces monts Pyrénées qui divisent les Espagnols d'avec les Gaulois. Or, de ces rochers aux Colonnes d'Hercule, il y a environ huit mille stades ; car on en compte trois mille depuis les Colonnes jusqu'à Carthagène, ou la nouvelle Carthage, comme d'autres rappellent : depuis cette ville jusqu'à l'Èbre, il y en a deux mille deux cents : depuis là jusqu'aux Marchés, seize cents, et autant des Marchés jusqu'au passage du Rhône, car les Romains ont distingué cette route avec soin par des espaces de huit stades. Depuis le passage du Rhône, en allant vers ses sources jusqu'à ce commencement des Alpes, d'où l'on va en Italie, on compte quatorze cents stades. Les hauteurs des Alpes, après lesquelles on se trouve dans les plaines d'Italie, qui sont le long du Pô, s'étendent encore à douze cents stades. Il fallait donc qu'Annibal traversât environ neuf mille stades, pour venir de la nouvelle Carthage en Italie. Il avait déjà fait la moitié de ce chemin ; mais ce qui lui restait à faire était le plus difficile. Il se préparait à faire passer à son armée, les détroits des monts Pyrénées<sup>2</sup>, etc.

Tous ces calculs ne sont pas extrêmement clairs, et se contredisent évidemment :

1°. Polybe dit que des rochers ou monts Pyrénées, aux Colonnes d'Hercules, il y a huit mille stades ; mais dans le développement de ce calcul, il compte des Colonnes à Carthagène : 3.000 stades.

De Carthagène à l'Èbre : 2.200.

Et depuis là jusqu'aux Marchés: 1.600.

---

<sup>1</sup> Paris, 1804, p. 110, 670, 695, 718, etc.

<sup>2</sup> *Antiquité de Vaucluse*, p. 112 et 113.

Total : 6.800 stades.

Or les Marchés, qu'on appelle aujourd'hui Ampurias, touchent les rochers, et n'en sont pas distingués dans le calcul de Polybe, qui se trompe ainsi de 1.200 stades dans son résumé,

2°. Polybe compte de Carthagène à l'Èbre : 2.200 stades.

De l'Èbre aux Marchés : 1.600.

Des Marchés, au passage du Rhône, autant, c'est-à-dire, encore 1.600.

De ce passage au commencement des Alpes, d'où l'on va en Italie : 1.400.

Du commencement des Alpes aux plaines d'Italie : 1.200.

Total : 8.000 stades.

et non neuf mille, comme le dit l'historien grec.

3°. Annibal arrivé aux Pyrénées, c'est-à-dire, aux Marchés, avait fait depuis Carthagène, trois mille huit cents stades, qui n'étaient pas tout à fait la moitié de huit mille, et moins encore de neuf mille.

Tous ces calculs ne sont donc qu'approximatifs, et ne peuvent servir de base à un raisonnement rigoureux et contraire aux conclusions que l'on tire du récit de Polybe, et des mesurés partielles et successives données par cet historien, surtout si celles-ci sont appuyées sur la situation des lieux et le détail des événements. Mais au milieu de toutes ces difficultés, s'il y a quelque chose de clair, c'est l'article des 1.400 stades.

Polybe ne distingue ici en aucune manière le passage du Rhône de la sortie de son Delta. Il est clair qu'il confond ces deux lieux dans son répit, comme trop voisins pour qu'il en marquât la distance. Il compte 1.400 stades, ou 175 milles romains, du passage du Rhône à la montée des Alpes, d'où l'on va en Italie, c'est-à-dire, à Briançon. C'est précisément la distance de Roquemaure à Briançon, par les détours que les montagnes et les rivières obligent de faire. En effet, en suivant le cours de l'Eygues, puis celui du Buech jusqu'à Gap, sur la Durance, perpendiculairement pour remonter ensuite cette rivière jusqu'à Briançon, on fait 56 lieues communes ; ces 56 lieues font un peu plus de 170 milles romains de 756 toises<sup>1</sup> ; et en supposant certains détours que l'on ne peut calculer, les 175 milles sont présumables<sup>2</sup>. Si l'on remontait jusqu'à l'Isère pour arriver à Briançon, le chemin serait infiniment plus long.

Polybe dit ensuite que Magile<sup>3</sup>, petit roi qui était venu trouver Annibal des environs du Pô, le rejoignit sur la rive droite du Rhône (à Roquemaure), pour lui servir de guide ; il n'y avait certainement qu'un roi des Tauriniens qui eût pu être instruit si promptement de l'arrivée d'Annibal, et qui pût le rejoindre sitôt. Aussi, Ammien Marcellin dit-il qu'Annibal marcha sous la conduite des Tauriniens<sup>4</sup> ; et

---

<sup>1</sup> Exactement 1.362 stades 91 toises selon la table de l'article précédent, ou 170 milles 2 stades 91 toises.

<sup>2</sup> Lettre de M. Ambroise Tardieu, du 30 juillet 1818.

<sup>3</sup> Tite-Live le nomme *Mogule*, et dit que c'était un petit roi de la nation des Boïens (XXI, 29, p. 87, de la traduction française). Il sera difficile d'expliquer quels sont les peuples que cet historien appelle ainsi, si l'on ne regarde pas les Tauriniens comme faisant partie de ces anciens Boïens, descendus autrefois en Italie à la suite de Bellovèse.

<sup>4</sup> *Ducentibus Taurinis*.

cet écrivain, qui florissait l'an 379 de notre ère<sup>1</sup>, avait sous les yeux tous les historiens contemporains. Or, les Tauriniens n'auraient certainement jamais imaginé d'aller remonter le Rhône jusqu'à l'Isère<sup>2</sup>, pour s'éloigner de leur route d'un espace de 600 stades, ou de plus de 24 lieues qu'ils n'auraient parcouru que pour rendre leur chemin plus long et plus difficile, même à partir de ce point. Il était au contraire tout simple qu'ils prissent le plus tôt et le plus directement la route de Briançon, qui était très-fréquentée, à cause du commerce entre Marseille et Turin.

Si, au lieu d'altérer le texte de Polybe, pour y lire *Isaras*, qui ne se trouve dans aucun manuscrit, et qui n'est pas même un mot grec, on le laisse tel qu'il est ; cela sera d'autant plus convenable, que Tite-Live ne méritera plus le reproche d'aucune contradiction, et que toutes les parties de son texte seront parfaitement d'accord ensemble. Annibal laisse les Tricastins à gauche, et passe la Durance, comme le dit cet historien, après avoir d'abord côtoyé, ensuite traversé l'extrême frontière des Voconces, et traversé les Tricoriens, ainsi qu'on le verra dans l'article suivant.

Quant aux 800 stades environ qu'Annibal avait fait parcourir à son armée pendant dix jours, cette distance l'avait conduit à *Mons Seleucus*, où les chefs des Allobroges l'inquiétèrent selon Polybe. Aussi Annibal n'était entré qu'en tremblant sur les terres de ces peuples, comme ajoute cet historien, ce qui prouve que les chefs de son Delta n'étaient point Allobroges, ainsi que je l'ai déjà observé (VII). Mais les *Tricorii* faisaient peut-être partie de leur pays, comme ils ont fait depuis partie du Dauphiné ; ou les Allobroges proprement dits, tels qu'on les voit placés sur ma carte, et auxquels Strabon donne Vienne pour capitale, avaient pu venir à Gap, par la route de Valence, ou par celle de Grenoble.

Il est clair par ce passage, qu'après être parvenu à *Mons Seleucus*, et conséquemment sur la route de Valence à Turin, Annibal s'était approché des Allobroges. Ceux-ci s'étaient vraisemblablement réunis à Gap, d'où, s'étant avancés jusqu'à *Mons Seleucus*, ils lui disputèrent le passage de la route avec beaucoup d'opiniâtreté, ainsi que le prouveront les détails que nous a conservés Polybe, et que je vais rapporter après lui.

---

<sup>1</sup> *Saxii onomasticon*, t. I, p. 347.

<sup>2</sup> Ce passage a paru tellement difficile à d'Anville, à cause de la Drôme qu'il faut traverser, que dans son itinéraire ancien il trouve moins d'inconvénients à faire traverser deux fois le Rhône aux voyageurs pour faire cette route. Si ce qu'il affirme à ce sujet à l'article *Batiana* de sa *Notice de l'ancienne Gaule* est exact, qu'on me dise comment, en quatre jours, Annibal a passé deux fois le Rhône avec toute son armée, pour arriver à Valence. C'est certainement ce qui aurait été tout à fait impraticable.

### § III. — MARCHÉ D'ANNIBAL, DEPUIS MONS SELEUCUS À BRIANÇON.

X. Il paraît que Polybe, qui ne connaissait pas la route du Rhône à *Mons Seleucus*, parce qu'il avait dû suivre avec Scipion celle d'Arles, qui était plus fréquentée, ne fait commencer les Alpes qu'à *Mons Seleucus*, puisqu'il s'exprime ainsi<sup>1</sup> :

Annibal avait déjà marché pendant dix jours, et avait fait environ 800 stades de chemin le long du fleuve, déjà il se disposait à mettre le pied dans les Alpes, lorsqu'il se vit dans un danger auquel il était très-difficile d'échapper. Tant qu'il fut dans le plat pays, les chefs des Allobroges ne l'inquiétèrent pas dans sa marche, soit qu'ils redoutassent la cavalerie carthaginoise, ou que les Barbares dont elle était accompagnée, les tinssent en respect.

J'interromps un moment ce récit, pour observer que Polybe fait encore ici bien sentir que les Barbares qui avaient accompagné Annibal depuis le passage du Rhône jusqu'à *Mons Seleucus*, n'étaient pas Allobroges, mais au contraire, qu'ils étaient les ennemis de ces peuples. On reconnaîtra donc encore ici, que j'ai eu raison de dire que ces peuples étaient les Cavares. Continuons à présent de parler avec Polybe.

Mais quand ceux-ci se furent retirés, et qu'Annibal commença d'entrer dans les détroits des montagnes, alors les Allobroges coururent en grand nombre s'emparer des lieux qui commandaient ceux par où il fallait nécessairement que l'armée d'Annibal passât. C'en était fait de son armée, si leurs pièges eussent été plus couverts : mais comme ils se cachaient mal, ou point du tout, s'ils firent grand tort à Annibal, ils ne s'en firent pas moins à eux-mêmes.

Ce général, averti du stratagème des Barbares, campa au pied des montagnes, et envoya quelques-uns de ses guides Gaulois pour reconnaître la disposition des ennemis. Ils revinrent dire à Annibal que pendant le jour les ennemis gardaient exactement leurs postes, mais que pendant la nuit ils se retiraient dans une ville voisine. Aussitôt le Carthaginois dresse son plan sur ce rapport ; il fait en plein jour avancer son armée près des défilés, il campe assez proche des ennemis. La nuit venue, il donne l'ordre d'allumer des feux, laisse la plus grande partie de son armée dans le camp, et avec un grand corps d'élite il perce les détroits et occupe les postes que les ennemis avaient abandonnés. Au point du jour les Barbares se voyant dépostés, quittèrent leur dessein : mais les bêtes de charge et la cavalerie, serrées dans ces détroits, ne suivaient que de loin ; ils saisirent cette occasion pour fondre de plusieurs côtés sur cette arrière-garde. Il périt là grand nombre de Carthaginois, beaucoup moins cependant sous les coups des Barbares, que par la difficulté des chemins. Ils y perdirent surtout beaucoup de chevaux et de bêtes de charge, qui, dans ces défilés et sur ces rochers escarpés, se soutenant à peine, tombaient au premier choc. Le plus grand désastre vint des chevaux blessés qui tombèrent dans ces sentiers étroits, qui en roulant poussaient et renversaient les bêtes de charge et tout ce qui marchait derrière.

Annibal, pour remédier à ce désordre, qui, par la perte de ses munitions allait l'exposer au risque de ne pas trouver de salut, même dans la fuite, courut au secours à la tête de ceux qui, pendant la nuit, s'étaient rendus maîtres des

---

<sup>1</sup> Livre 3, chap. 10, t. 2, p. 61, dans la traduction française, Paris, 1754.

hauteurs ; et, tombant d'en haut sur les ennemis, il en tua un grand nombre ; mais dans le tumulte et la confusion qu'augmentait encore le choc et les cris des combattants, il perdit aussi beaucoup de monde. Malgré cela, la plus grande partie des Allobroges fut enfin défaite, et le reste réduit à prendre la fuite. Il fit ensuite passer ces défilés, quoiqu'avec beaucoup de peine, à ce qu'il lui était resté de chevaux et de bêtes de charge : puis, se faisant suivre de ceux qui lui parurent le moins fatigués du combat, il fut attaquer la ville d'où les ennemis étaient sortis sur lui. Elle ne lui coûta pas beaucoup à prendre. Tous les habitants, dans l'espérance du butin qu'ils croyaient faire, l'avaient abandonnée. Il la trouva presque déserte. Cette conquête lui fut d'un grand avantage ; il tira de cette ville quantité de chevaux, de bêtes de charge et de prisonniers ; et outre cela, du blé et de la viande pour deux ou trois jours, sans compter que par là il se fit craindre de ces montagnards, et leur ôta l'envie d'interrompre une autre fois sa marche.

On voit que toutes les circonstances de ce récit conviennent parfaitement à la ville de Gap, chez les *Tricorii*, dont il paraît qu'il est ici question, puisqu'ils sont nommés par Tite-Live après les *Voconiii*. Leur chef-lieu était à *Vapincum*, nom ancien de Gap, ainsi que le dit M. de Valois, d'après les anciens itinéraires de la route d'Annibal<sup>1</sup>. Ce mot *Tricorii* dérive évidemment des trois routes qui aboutissent à *Vapincum* : savoir, celle de Valence, celle d'Arles, et celle de Briançon. Leur territoire était séparé de celui des Voconces, par le lieu nommé Fines, situé au passage du Buech<sup>2</sup>, vers la source de cette petite rivière. D'Anville ne s'appuie sur aucune autorité pour donner Gap aux Caturiges, qui étaient plus élevés, et dont il paraît qu'Embrun ou peut-être Chorges (*Caturigœ*), était la capitale. C'est de ces peuples que Polybe va parler dans la continuation de son récit.

Annibal campa dans cet endroit, Gap, et s'y rafraîchit un jour entier ; le lendemain on continua de marcher. Pendant quelques jours, la marche fut assez tranquille. Au quatrième, voici un nouveau péril qui se présente. Les peuples qui habitaient sur cette route, inventèrent une ruse pour le surprendre : ils viennent au-devant de lui, portant à la main des rameaux d'olivier et des couronnes sur la tête ; c'est le signal de paix et d'amitié chez ces Barbares, comme le caducée chez les Grecs. Cela parut suspect à Annibal. Il s'informa exactement et quel était leur dessein, quel motif les amenait. Ils répondirent qu'ayant su qu'il avait pris une ville sur leurs voisins, et qu'il avait terrassé quiconque avait osé lui tenir tête, ils venaient le prier de ne leur faire point de mal, et lui promettre de ne lui en faire point ; s'il doutait de leur bonne foi, qu'ils étaient prêts à donner des otages.

Annibal hésita longtemps sur le parti ce qu'il devait prendre. D'un côté, en acceptant les offres de ces peuples, il y avait lieu de s'espérer que cette condescendance les rendrait plus réservés et plus traitables ; de l'autre, en les rejetant, il était inmanquable qu'il s'attirerait ces Barbares sur les bras. Sur ces deux raisons, il fit du moins semblant de vouloir bien les mettre au nombre de ses alliés. Aussitôt on lui amena des otages, on le fournit de bestiaux, on s'abandonna entièrement à lui, sans aucune marque de défiance. Annibal, de son côté, se livra tellement à leur bonne foi apparente, qu'il les prit pour guides dans

---

<sup>1</sup> *Notice de la Gaule*, par d'Anville, Paris, 1760, p. 658. D'Anville critique ici fort mal à propos M. de Valois.

<sup>2</sup> *Notice de la Gaule*, p. 303.



les défilés qui restaient à franchir. Ils marchèrent donc à la tête pendant deux jours. Quand on fut entré dans un vallon qui, de tous côtés, était fermé par des rochers inaccessibles, ces perfides attroupés vinrent fondre sur l'arrière-garde d'Annibal. Ce vallon eût sans doute été le tombeau de toute l'armée, si le général carthaginois, à qui il était resté quelque défiance, et qui s'était précautionné contre la trahison, n'eut mis à la tête les bagages avec la cavalerie, et les pesamment armés à la queue : cette infanterie soutint l'effort des ennemis, et sans elle, la perte eût été beaucoup plus grande. Mais, malgré ce secours, il périt là grand nombre d'hommes, de chevaux et de bêtes de charge. Car ces barbares avançant sur les hauteurs à mesure que les Carthaginois avançaient dans les bas, de là tantôt roulaient, tantôt jetaient de grosses pierres, qui répandirent tant de terreur parmi les troupes, qu'Annibal fut obligé de se ce tenir pendant toute une nuit avec la moitié de son armée sur un rocher fort et découvert, pour veiller à la défense des chevaux et des bêtes de charge ; encore cette nuit suffit-elle à peine pour les faire défiler.

Le lendemain les ennemis s'étant retirés, il joignit sa cavalerie, et s'avança vers la cime des Alpes. Dans cette route, il ne se rencontra plus de Barbares qui l'attaquassent en corps : quelques pelotons seulement voltigeaient en divers endroits ; et, se présentant à la queue, ou à la tête, enlevaient quelques bagages. Les éléphants lui furent alors d'un grand secours. C'était assez qu'ils parussent pour effrayer les ennemis et les mettre en fuite. Après neuf jours de marche, il arriva enfin au sommet des montagnes. Il y demeura deux jours, tant pour faire prendre haleine à ceux qui étaient montés heureusement, que pour donner aux traîneurs le temps de rejoindre le gros. Pendant ce séjour, on fut agréablement surpris de voir paraître la plupart des chevaux et des bêtes de charge qui avaient été abattus dans la route, et qui, sur les traces de l'armée, étaient venus droit au camp.

Tout ce récit s'accorde avec la carte et avec les 1.400 stades comptés par Polybe, du passage du Rhône au commencement des Alpes, d'où l'on va en Italie. Puisqu'il y avait 800 stades d'Aëria à Mons Seleucus, il y en avait 600 de Mons Seleucus à *Brigantio*, ou Briançon ; mais il faut bien observer que c'est avec les mesures itinéraires. Si dans la grande carte de France en six feuilles, connue par son exactitude, on mesure en ligne droite la distance de Vienne, à Lyon, on ne trouvera que 130.000 toises, tandis que Strabon dit<sup>1</sup> que la distance de ces deux villes, par terre, est de 200 stades, et par eau un peu plus, ce qui prouve que la route, dès, ce temps-là, ne suivait pas toutes les sinuosités du fleuve. A en juger des cartes des Romains par celle de Peutinger, qui a été faite originellement sous l'empereur Sévère<sup>2</sup>, et par l'itinéraire d'Antonin, ce n'étaient que de simples tracés de routes, qui allongeaient nécessairement toutes les distances. Mais Polybe nous assure qu'Annibal, qui avait marché dix jours le long du fleuve, arriva en neuf jours au sommet des montagnes ou il resta deux jours<sup>3</sup>. Ainsi la distance parcourue devait être bien moindre. C'est de cette manière que se trouvent les 1.400 stades comptés par Polybe, du passage du Rhône à la montée des Alpes, c'est-à-dire, à Briançon.

---

<sup>1</sup> IV, I, 9, p. 27 du tome 2 de la traduction française.

<sup>2</sup> C'est ce qu'à très-bien prouvé M. Mannert, *Annales des Voyages*, par Malte-Brun, Paris, 1808 t. I, p. 345.

<sup>3</sup> Polybe, III, 10, à la fin, comme je viens de le rapporter d'après lui.

Au reste, la difficulté de gravir les rochers ralentissait tellement la marche, que, voulût-on même compter plus de neuf jours dans le texte de Polybe, pour la route de Mons Seleucus à Briançon, ils pourraient aisément être employés. On peut voir dans l'ouvrage de M. de Luc, avec quelle malheureuse facilité il décrit, d'après ce texte, une route infiniment plus longue que celle qu'Annibal a faite.

Au reste, les motifs que j'ai puisés dans le texte de Polybe, pour admettre le passage d'Annibal par le Mont-Genèvre, tel que le donne Tite-Live, reçoivent une plus grande force du témoignage de Polybe lui-même, cité par Strabon, dans le passage suivant, littéralement traduit par M. Coray : Polybe nomme quatre passages (des Alpes) : l'un par la Ligurie, près de la mer Tirrhénienne ; un autre, qui est celui par lequel Annibal passa, et qui traverse le pays des *Taurini* ; un troisième, qui passe par le pays des *Salassi* ; et un quatrième par celui des *Rhoëti*<sup>1</sup>. La note dit très-bien : Cette route, suivie par Annibal, passe par Briançon, le Mont-Genèvre, le col de Sestrière, le val de Pragelas, où est *Ucello*, l'ancienne *Ocelum*<sup>2</sup>, en français, Uxeau<sup>3</sup>.

Il résulte de ce passage, que Polybe, dans sa géographie qui, selon toute apparence, n'est que le trente-quatrième livre de son histoire, dit formellement qu'Annibal a passé par le pays des *Taurini*, c'est-à-dire, par le Mont-Genèvre, comme M. de Luc le reconnaît. Concevrait-on maintenant que, dans le corps de l'histoire, il se fût contredit au point de conduire Annibal par le petit Saint-Bernard ? On ne dira point que les mots, QUI EST CELUI PAR LEQUEL ANNIBAL PASSA, sont une addition de Strabon. D'abord, ce serait une supposition purement gratuite, attendu que, dans tout ce qui précède et ce qui suit, cet auteur ne fait que rapporter les opinions et les propres paroles de Polybe. Ensuite on ne gagnerait rien par cette supposition, car cette addition même aurait dû être prise dans Polybe, que Strabon suit sans restriction pour tout ce qui concerne les Alpes. D'ailleurs cette circonstance est tout à fait en harmonie avec ce que Polybe raconte plus bas ; savoir : que les *Taurini* furent les premiers peuples qu'Annibal rencontra à la descente des Alpes. Enfin, selon Tite-Live, l'historien Cincius Alimentus attestait avoir entendu dire à Annibal lui-même, qu'il avait perdu trente-six mille hommes depuis le passage du Rhône jusqu'à son arrivée sur le territoire des *Taurini*, nation qui touche à la Gaule cisalpine, et conséquemment la première que l'on trouve en descendant dans l'Italie.

Tous les auteurs étant unanimes sur cette dernière circonstance, ajoute Tite-Live, j'ai peine à concevoir comment on n'est pas plus d'accord sur le lieu par où Annibal passa les Alpes<sup>4</sup>.

Certes, si M. de Luc eut fait attention au passage de Polybe qu'il a cité d'après Strabon, sans avoir observé ce que ce passage offre de caractéristique et de décisif, il aurait, dès l'abord, abandonné l'opinion du général Melville, comme insoutenable en bonne critique ; et il aurait été plus disposé à l'indulgence à l'égard de Tite-Live qui, en conduisant Annibal par le Mont-Genèvre, est d'accord avec le témoignage si formel de Polybe<sup>5</sup>.

Celui de Strabon ne l'est pas moins sur la route d'Annibal. La ville de Nîmes, dit-il, est située sur la route qui conduit de l'Ibérie en Italie ; route assez belle en

---

<sup>1</sup> Strabon, IV, 6, p. 104 de la traduction française.

<sup>2</sup> Strabon, IV, 6, p. 104 de la traduction française.

<sup>3</sup> Strabon, IV, 6, p. 105, note 1.

<sup>4</sup> Tite-Live, XXI, 38, t. 7, p. 115 de la traduction de M. Dureau de la Malle.

<sup>5</sup> *Journal des Savants*, janvier 1819, p. 25, article de M. Letronne.

été, mais qui devient très-mauvaise pendant l'hiver et le printemps, à cause du débordement des fleuves, et de la boue qui en résulte... Cette route se partage en deux chemins. Le plus court est celui qui va directement aux Alpes, à travers le pays des *Vocontii*... L'autre qui suit la côte de Marseille et de la Ligurie est plus long<sup>1</sup>.

Au reste, quoique Polybe ait très-bien circonscié la marche d'Annibal, de Mons Seleucus à Briançon, il a négligé un fait essentiel pour la connaissance du local, et qui est rapporté par Tite-Live<sup>2</sup>.

Annibal étant entré sur le territoire des Tricoriens, ne trouva d'obstacle sur sa route que lorsqu'il fut arrivé sur les bords de la Durance. Cette rivière, qui descend aussi des Alpes, est sans comparaison de toutes celles de la Gaule la plus difficile à passer ; car quoiqu'elle roule avec elle une quantité d'eau prodigieuse, il est impossible de la traverser en bateau, parce que n'ayant point de rives qui l'encaissent, elle se creuse à la fois plusieurs lits, et jamais les mêmes, formant sans cesse de nouveaux gués et de nouveaux gouffres, ce qui rend le passage également dangereux pour les piétons, sans compter que les roches graveleuses qu'elle charrie font à chaque instant perdre pied à ceux qui la traversent ; et dans ce moment, les pluies qui l'avaient grossie multiplièrent singulièrement les obstacles et les dangers, accrus encore par la précipitation et les clameurs confuses de tant de milliers de soldats qui, dans leur effroi, se troublaient les uns les autres.

Ce passage est parfaitement d'accord avec ma carte où Annibal, après avoir longtemps côtoyé la Durance, la traverse à *Rama*, appelée aujourd'hui Rame, puis au-dessus et au-dessous de Briançon ; mais M. de Luc le fait marcher bien loin de cette rivière, et le chevalier Folard, qui adopte le système de Mandajors, dans sa carte en perspective de la marche de Vizille à Turin, ne fait passer la Durance aux Carthaginois qu'au-dessus de Briançon, à un endroit si voisin de sa source, qu'elle ne peut opposer aucune difficulté sérieuse à ceux qui la veulent traverser<sup>3</sup>. Aussi Folard reproche-t-il à Tite-Live l'amour de la fiction et du merveilleux<sup>4</sup> ; mais c'est de son propre système qu'il aurait dû se défier.

La route que j'ai tracée est la seule qui aille directement à l'est, comme le dit Polybe<sup>5</sup>, qui laisse les Tricastins à gauche en côtoyant l'extrême frontière des Voconces comme le dit Tite-Live<sup>6</sup>, qui traverse ensuite les Voconces comme l'assure Strabon<sup>7</sup>, qui enfin traverse les Tricoriens et passe la Durance comme l'écrit Tite-Live<sup>8</sup> ; en un mot, qui satisfasse à tous les passages des auteurs anciens expliqués les uns par les autres. Je suis donc suffisamment autorisé à dire que je suis parfaitement d'accord avec Tite-Live et Polybe, dignes rivaux l'un de l'autre, fortifiés par le témoignage de Silius Italicus<sup>9</sup>, qui fait marcher Annibal sur la frontière des Tricastins, et par celui d'Ammien Marcellin. Je ne crois pas

---

<sup>1</sup> Strabon, IV, 1, 10, t. 2, p. 30 de la traduction française.

<sup>2</sup> XXI, 31, p. 93 de la traduction française.

<sup>3</sup> Voyez cette carte, t. 2 de l'édition de Paris, 1764, en regard de la page 71.

<sup>4</sup> Voyez cette carte, t. 2 de l'édition de Paris, 1764, en regard de la page 72.

<sup>5</sup> III, 47.

<sup>6</sup> N° 36. *Ad lævam in Tricastinos flexit : inde per extremam oram Vocontiorum agri tetendit in Tricorios.*

<sup>7</sup> II, I, 10, tome II, page 30 de la traduction française. La route va directement de Nîmes aux Alpes, à travers le pays des Voconces.

<sup>8</sup> *Ab Druentia campestri maxime itinere cum bona pace ad Alpes incolentium pervenit.*

<sup>9</sup> *De Bello punico*, lib. 3, vers 463-466.

qu'aucun doute raisonnable puisse subsister encore dans l'esprit de tout homme sensé sur ce point de critique ancienne dont l'examen méritait d'occuper les savants.

En général, si nous voulons connaître l'histoire ancienne, il faut lire attentivement les auteurs contemporains dans leurs textes, en les dépouillant de toutes les conjectures modernes et en les conciliant entr'eux, bien loin d'y chercher des contradictions pour substituer nos idées aux leurs, pour imaginer les faits au lieu de les raconter.

C'est avec ces principes que nous allons discuter la dernière partie qui nous reste à examiner de la marche d'Annibal.

## §. IV. — MARCHE D'ANNIBAL, DEPUIS BRIANÇON JUSQU'À TURIN.

XI. Écoutons d'abord Polybe sur cette dernière partie de la route d'Annibal<sup>1</sup>.

On était alors sur la fin de l'automne, et déjà la neige avait couvert le sommet des montagnes. Les soldats, consternés par le ressentiment des maux qu'ils avaient soufferts, et ne se figurant qu'avec effroi ceux qu'ils avaient encore à essayer, semblaient perdre courage. Annibal les assemble ; et comme du haut des Alpes, qui semblent être la citadelle de l'Italie, on voit à découvert toutes ces vastes plaines que le Pô arrose de ses eaux, il se servit de ce beau spectacle, l'unique ressource qui lui restait, pour remettre les troupes de leur frayeur. En même temps il leur montra du doigt où Rome était située, et leur rappela quelle était pour elles la bonne volonté des peuples qui habitaient le pays qu'elles avaient sous leurs yeux. Le lendemain il lève le camp, et commence à descendre. A la vérité, hors quelques voleurs qui s'étaient embusqués, il n'eut point là d'ennemis à repousser : mais l'âpreté des lieux et la neige lui firent perdre presque autant de monde qu'il en avait perdu en montant. La descente était étroite, roide et couverte de neige. Pour peu qu'on manquât le vrai chemin, on tombait dans des précipices affreux. Cependant, le soldat endurci à ces sortes d'accidents, soutint encore courageusement celui-ci. Enfin l'on arrive à certain défilé qui s'étend à la longueur d'un stade et demi, et que les éléphants ni les bêtes de charge ne pouvaient franchir. Outre que le sentier était trop étroit, le penchant déjà rapide auparavant, l'était encore devenu davantage depuis peu par un nouvel éboulement des terres. Ce fut alors que les troupes furent saisies de frayeur, et que le courage commença de leur manquer. La première pensée qui vint à Annibal fut d'éviter le défilé par quelque détour : mais la neige ne lui permit pas d'en sortir. Il y fut arrêté par un incident particulier, et qui est propre à ces montagnes. Sur la neige de l'hiver précédent, il en était tombé de nouvelle : celle-ci étant molle et peu profonde, se laissait aisément ouvrir ; mais quand elle eut été foulée et que l'on marcha sur celle de dessous, qui était ferme et qui résistait, les pieds ne pouvant s'assurer, les soldats chancelants faisaient presque autant de chutes que de pas, comme il arrive quand on met le pied sur un terrain couvert de glace. Cet accident en produisait un autre encore plus fâcheux. Quand les soldats étaient tombés et qu'ils voulaient s'aider de leurs genoux, ou s'accrocher à quelque chose pour se relever, ils entraînaient avec eux tout ce qu'ils avaient pris pour se retenir. Pour les bêtes de charge, après avoir cassé la glace en se relevant, elles restaient comme glacées elles-mêmes dans les trous qu'elles avaient creusés, sans pouvoir, sous le pesant fardeau qu'elles portaient, vaincre la dureté de la neige qui était tombée là depuis plusieurs années. Il fallût donc chercher un autre expédient.

Il prit le parti de camper à la tête du défilé, et, pour cela, il en fit ôter la neige. On creusa ensuite par ses ordres un chemin dans le rocher même ; et ce travail fût poussé avec tant de vigueur, qu'au bout du jour qu'il avait été entrepris, les bêtes de charge et les chevaux descendirent sans beaucoup de peine. On les envoya aussitôt dans les pâturages, et l'on établit le camp dans la plaine, où il n'était pas tombé de neige. Restait à élargir assez le chemin pour que les éléphants y puissent passer. On donna cette tâche aux Numides, que l'on partagea par bandes qui se succédaient les unes aux autres, et qui purent à peine

---

<sup>1</sup> *Histoire* de Polybe, III, II, p. 64 du tome 2 de la traduction française de 1754.

finir en trois jours. Au bout de ce temps les éléphants descendirent, exténués par la faim, ne pouvant qu'avec peine se soutenir. Car quoique sur le penchant des Alpes, il se trouve des deux côtés des arbres, des forêts, et que la terre y puisse être cultivée, il n'en est pas de même de la cime et des lieux voisins. Couverts de neige pendant toutes les saisons, comment pourraient-ils bien produire ? L'armée descendit la dernière, et au troisième jour elle entra enfin dans la plaine, mais fort inférieure en nombre à ce qu'elle était au sortir de L'Espagne. Sur la route elle avait beaucoup perdu de son monde, soit dans les combats qu'il fallut soutenir, soit au passage des rivières. Les rochers et les défilés des Alpes, lui avaient encore fait perdre beaucoup de soldats, mais incomparablement plus de chevaux et de bêtes de charge. Il y avait cinq mois et demi qu'Annibal était parti de la nouvelle Carthage, en comptant les quinze jours que lui avait coûté le passage des Alpes, lorsqu'il planta ses étendards dans les plaines du Pô, et parmi les Insubriens, sans que le déchet de son armée eut rien diminué de son audace. Cependant il ne lui restait plus que douze mille Africains et huit mille Espagnols d'infanterie, et six mille chevaux. C'est de lui-même que nous savons cette circonstance, qui a été gravée par son ordre sur une colonne, près du promontoire Lacinien (dans le Bruttium, en Calabre).

Du côté des Romains, Publius Scipion, qui avait envoyé en Espagne, Cnéus son frère, et lui avait commandé de tout tenter pour en chasser Asdrubal ; Scipion, dis-je, débarqua au port de Piles, avec quelques troupes dont il augmenta le nombre en passant par la Tirrhénie, où il prit les légions qui, sous le commandement des préteurs, avaient été envoyées là pour faire la guerre aux Boïens. Avec cette armée, il vint aussi camper dans les plaines du Pô, pressé d'un ardent désir d'en venir aux mains avec le général carthaginois.

On voit par ce long passage, que Polybe lui-même convient d'avoir négligé de parler des difficultés du passage de la Durance, si bien décrites par Tite-Live. Il dit en effet, qu'Annibal avait perdu beaucoup de monde au passage des rivières. Mais il faut encore examiner une autre objection sur les distances.

On a vu plus haut (IX) que Polybe a compté 1.400 stades du passage du Rhône au commencement des Alpes, d'où l'on va en Italie, c'est-à-dire, à Briançon. Il compte ensuite 1.200 stades ou 150 milles romains du passage des Alpes aux plaines d'Italie, qui sont le long du Pô chez les Insubriens, comme le dit Polybe ; c'est-à-dire, de Briançon à l'extrémité de la Gaule, que les Romains appelaient Cisalpine, lorsqu'après avoir franchi le Tesin, Annibal fut entré dans les plaines du Pô : c'est encore la vérité. La distance de Briançon à Turin n'est guère que de 28 lieues ou 85 milles romains<sup>1</sup> ; il faut 65 milles pour compléter les 150 de Polybe. Cette distance mène à moitié chemin entre la Doria et la Sesia (le Sessites) ; il y aurait 35 lieues de Turin aux plaines<sup>2</sup> du Tesin où se donna la bataille entre Annibal et Scipion. C'est ce qui autorise Polybe à compter neuf mille stades au lieu de huit mille dans le passage que j'ai rapporté. Les distances seraient infiniment plus fortes du côté du petit Saint-Bernard, et il est impossible de supposer qu'Annibal guidé par des chefs du pays, soit allé chercher ce passage par lequel ils savaient fort bien que la route était allongée de 150 lieues.

Suivons à présent, avec Polybe, les détails du passage des Alpes. Annibal avait mis six jours à venir de *Mons Seleucus* à Briançon, où il s'arrêta deux jours. Il monta ensuite le Genèvre, qui est le point le plus élevée d'où il commença à

---

<sup>1</sup> Lettre de M. Ambroise Tardieu, du 30 juillet 1818.

<sup>2</sup> Lettre de M. Ambroise Tardieu, du 30 juillet 1818.

descendre après avoir parcouru la petite plaine qui est au-dessus. Il eut beaucoup de peine à gagner Césanne où il campa certainement pour passer le col de Sestrière.

C'est ici l'endroit où il dut trouver de grands embarras, tant de la part de l'ennemi que du terrain dont les pas sont dangereux et difficiles, surtout quand on a l'ennemi sur les bras, et en outre la saison ; car dès le mois de septembre, les neiges y tombent en quantité, et les chemins y sont fermés en octobre jusqu'à l'entrée de la vallée de Pragelas.

Il gagna enfin le col de Fenêtre, qu'il avait à sa gauche, par le haut des montagnes : c'est sur le plateau où est aujourd'hui le village de Barbottet qu'il dut camper, afin de faire travailler aux chemins pour descendre à Fenestrelles.

C'est dans ce camp qu'Annibal fit remarquer à ses soldats toute la plaine du Piémont jusqu'auprès des Insubriens ; car c'est le seul endroit des montagnes d'où on puisse le découvrir ; ceux qui en sont plus rapprochés en sont séparés par des montagnes qui la cachent aux yeux jusqu'à deux lieues de la plaine ; et le texte de Polybe se trouve conforme aux observations qu'a faites sur les lieux le chevalier Folard, d'après lequel je parle ici, puisque cet historien dit que, partant du camp, l'armée arriva le troisième jour au bord du Pô : il y a effectivement trois marches du Barbottet à la plaine, c'est-à-dire des marches d'armée dans la saison dont il est question ; car, comme le remarque encore le chevalier Folard, ce sont les embarras, les défilés et les obstacles naturels qui déterminent la quantité du terrain que l'on peut parcourir en corps d'armée.

Par ce trajet, Annibal arriva, à la vérité, plus ruiné et défait qu'il n'eût pu l'être par trois batailles perdues : mais le voilà placé à la rive gauche du Pô, tout prêt à agir contre ceux de Turin ou à continuer sa marche<sup>1</sup>, car il paraît que Magile n'était pas le maître dans son pays, et qu'une grande partie de ses concitoyens étaient du parti des Romains. C'est ce dont va nous convaincre la suite du récit de Polybe<sup>2</sup>.

Annibal, arrivé dans l'Italie avec l'armée que nous avons vue plus haut, campa au pied des Alpes pour donner quelque repos à ses troupes : elles en avaient un extrême besoin. Les fatigues qu'elles avaient essuyées à monter et à descendre par des chemins si difficiles ; la disette des vivres, un délabrement affreux, les rendait presque méconnaissables. Il y en avait même un grand nombre que la faim et les travaux continuels avaient réduits au désespoir. On n'avait pu voiturer entre des rochers autant de vivres qu'il en fallait pour une armée si nombreuse, et la plupart de ceux qu'on y avait voiturés y étaient restés avec les bêtes de charge. Aussi quoiqu'Annibal, au sortir du Rhône, eut avec lui trente-huit mille hommes de pied et plus de huit mille chevaux, quand il eût passé les monts, il n'avait guère que la moitié de cette armée : et cette moitié était si chargée par les travaux qu'elle avait essuyés, qu'on l'aurait prise pour une troupe de sauvages.

Le premier soin qu'eut alors Annibal fut de leur relever le courage ; et de leur fournir de quoi réparer leurs forces et celles des chevaux. Lorsqu'il les vit en bon état, il tâcha d'abord d'engager les peuples du territoire de Turin, peuples situés au pied des Alpes, et qui étaient en guerre avec les Insubriens, de faire alliance

---

<sup>1</sup> Commentaires du chevalier Folard, dans l'édition du Polybe français de 1754, p. 72 et 73.

<sup>2</sup> Livre 3, chap. 12, p. 88 de la traduction.

avec lui. Ne pouvant, par ses exhortations, vaincre leur défiance, il alla camper devant la principale de leurs villes, l'emporta en trois jours, et fit passer au fil de l'épée tous ceux qui lui avaient été opposés. Cette expédition jeta une si grande terreur parmi les barbares voisins, qu'ils vinrent tous d'eux-mêmes se rendre à discrétion.

Ce fut ainsi qu'Annibal termina cette longue et pénible marche, qui n'était que le prélude des combats qu'il allait livrer. Ce grand homme vit périr les deux tiers de son armée dans cet affreux trajet, sans se décourager un instant, et sans perdre de vue l'objet de son entreprise, assuré qu'avec le peu qui lui restait, son courage et son habileté suppléeraient à tout. On ne peut que gémir en voyant d'aussi grands talents déployés pour la ruine de sa patrie, tandis qu'ils auraient pu être employés si utilement à quelques projets moins brillants peut-être, mais dont l'exécution n'aurait pas entraîné la perte d'un si grand nombre d'hommes, et bientôt après la destruction de Carthage.

Au reste, le passage d'Annibal ne fut pas le seul qu'exécutèrent les Carthaginois pendant la seconde guerre punique. Onze ans après Asdrubal son frère, ayant été vaincu en Espagne, par le jeune Scipion, prît le parti d'aller rejoindre celui qui lui avait donné un si grand exemple. Lorsqu'Annibal réfléchissait sur tout ce qu'il avait souffert en passant le Rhône et les Alpes, pendant cinq mois et demi qu'il avait eu à lutter contre les lieux autant que contre les hommes, il ne comptait pas que son frère passât avec autant de facilité qu'il le fit.

Mais Asdrubal trouva beaucoup moins de difficultés et d'obstacles à passer ces montagnes, qu'on ne l'avait pensé généralement, et qu'il ne l'avait craint lui-même ; car non-seulement les Auvergnats, et après en les autres nations de la Gaule et des Alpes, les reçurent, mais encore elles le suivirent à la guerre. Et outre que son frère avait frayé ces routes, qui auparavant étaient presque impraticables, les habitants du pays eux-mêmes, à force de voir passer des étrangers au milieu d'eux depuis douze ans, étaient devenus plus traitables et moins farouches. Car avant ce temps-là, n'ayant jamais vu d'étrangers sur leurs montagnes, et n'en étant guère sortis eux-mêmes pour aller visiter d'autres contrées, ils n'avaient aucun commerce avec tout le reste des humains. Et d'abord, ne pénétrant pas le dessein d'Annibal, ils s'étaient imaginés qu'il en voulait à leurs cabanes et à leurs forts, et qu'il venait pour leur enlever leurs troupeaux, et les emmener eux-mêmes prisonniers. Mais depuis douze ans que l'Italie était le théâtre de la guerre, ils avaient eu le temps de comprendre que les Alpes n'étaient qu'un passage : que deux nations puissantes, séparées l'une de l'autre par un espace immense de terres et de mers, disputaient ensemble de l'empire et de la gloire<sup>1</sup>. Ils ne prévoyaient pas qu'ils seraient bientôt la proie du vainqueur. Voilà ce qui ouvrit et facilita le passage des Alpes à Asdrubal. Il amenait avec lui quarante-huit mille hommes d'infanterie, huit mille chevaux et quinze éléphants<sup>2</sup>. Cette armée, aussi nombreuse que celle d'Annibal, laissa sans doute des traces de son passage qui a pu être confondu avec celui de son frère, et qui peut s'être effectué ailleurs que par le Mont-Genèvre, ce qui laisse un champ fort étendu aux partisans des traditions contraires à l'histoire du passage d'Annibal, telle que je viens de la donner avec des preuves qui me paraissent convaincantes.

---

<sup>1</sup> *Histoire romaine*, par Rollin. Paris, 1771, t. 6, p. 90 et 91.

<sup>2</sup> *Appiani roman. hist. Lipsiæ*, 1785, t. I, p. 293. *De bello Annibalico*, c. 52.



P. S. Annibal, qui n'avait pu former d'alliance avec les Gaulois avant de quitter l'Espagne, a pris le chemin direct et ordinaire pour aller en Italie ; Asdrubal, pour qui cette route avait été fermée par les Romains, et qui avait eu le temps de s'assurer des Gaulois, dut naturellement aller à Lyon ; il passa donc par le petit Saint-Bernard et le val d'Aoste. C'est cette dernière route que le général Melville et M. de Luc ont tracée, et la tradition ne l'a point distinguée de celle d'Annibal, en sorte que la postérité les a facilement confondues. Mais il était dans la nature des circonstances, que les deux routes fussent différentes.

## OBSERVATION GÉNÉRALE.

En résolvant ainsi le problème historique dont je viens de m'occuper, mon intention n'a été nullement de prouver que les ouvrages des anciens sont exempts d'erreurs ; car où l'erreur ne se trouve-t-elle point ? Mais j'ai été guidé par les probabilités que j'ai cru pouvoir mettre d'accord avec les faits. Annibal connaissait parfaitement la route d'Espagne en Italie : il savait bien, ainsi que le dit Strabon<sup>1</sup>, d'après Polybe, qu'il y avait quatre passages des Alpes. S'il avait été allié des Marseillais, il aurait préféré celui de la Ligurie, qui était peut-être plus court et plus commode pour arriver à Rome ; ne pouvant compter sur eux, il préféra celui des *Taurini*, comme le dit Polybe : mais il est ridicule de croire qu'ayant des guides du pays, il ne suivit pas la voie directe fort bien tracée sur la carte du département des Hautes-Alpes, dans l'ouvrage publié sur ce département, par un de ses anciens administrateurs. Si l'on s'étonne de trouver quelque inexactitude dans les expressions de Polybe et de Tite-Live sur ce sujet, qu'on descende à des temps plus modernes : qu'on ouvre ceux de nos livres, non manuscrits, mais imprimés, ce qui suppose une révision plus soignée et plus facile ; et l'on y trouvera trop souvent des fautes graves dans le récit des événements que les auteurs devaient le mieux connaître, fautes répétées aveuglément dans plusieurs éditions successives. Je me contenterai d'en citer ici quelques exemples puisés dans les ouvrages les plus estimés que je ne prétends point déprécier par le reproche que je vais leur faire<sup>2</sup>. Ma seule intention est de prouver le danger qu'il y aurait à suivre trop littéralement les textes anciens dans toutes leurs parties, et à s'attacher trop scrupuleusement à leurs assertions. Apprenons à nous défier de nous-mêmes, et à ne point trop présumer de nos forces. Nous serons ainsi plus modestes, moins tranchants, et nos efforts redoubleront pour atteindre cette vérité si précieuse et si rare, que l'homme passe sa vie à chercher, mais que le plus grand mal est de croire avoir trouvée, lorsque l'on en est encore bien loin.

## FIN DE L'OUVRAGE

---

<sup>1</sup> IV, 6. On trouvera ce passage dans le Polybe de Schweighæuser, tome 4, p. 647.

<sup>2</sup> Non reproduits ici (FDF).